

# HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

**FORUM LE MONDE EN GUERRE**

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 55  
AOUT 2008



**MUSEE DE TILLY  
SUR SEULLES**

**BARBICHOU : LE CANULAR DE RADIO LONDRES**

Deux exploits de la resistance

Toulouse sous l'occupation

Aéronautique Belge

Campagne des Alpes

*En partenariat avec*

**LIGNE DE FRONT**  
Un siècle de guerres terrestres





<http://www.debarquement-normandie.com/phpBB2/>



# HISTOMAG'44

## Equipe de rédaction

Stéphane DELOGU  
Prosper VANDENBROUCKE  
Alain LELARD  
Eric GIGUERE  
Philippe MASSE  
Frédéric DUMONS  
Lucile DELAS  
Laurent LIEGEOIS  
Philippe PARMENTIER  
Henri ROGISTER

Contact rédaction  
[juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)

## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.

## PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



Ligne de Front



Axe et alliés



Batterie de Merville

## PARTENAIRES WEB



Forum Livres de Guerre



Histoquiz



Dowpanzer



# SOMMAIRE

- Page 3 - Edito
- Page 4 - Courrier des lecteurs
- Page 7 - Les livres
- Page 8 - Web et DVD
- Page 11 - Le saviez vous ?
- Page 15 - Barbichou
- Page 17 - La campagnes des Alpes Occidentales
- Page 22 - Deux exploits de la resistance Belge
- Page 26 - Toulouse sous l'occupation (Fin)
- Page 31 - La drôle de guerre de l'aéronautique militaire Belge
- Page 34 - Musée de la Bataille de Tilly (14)

## L'édito

Puisque l'usage veut que l'on présente un bilan à chaque fin d'année scolaire, nous nous plierons volontiers à l'exercice. C'est d'autant moins douloureux lorsque les comptes sont au vert, ce qui est justement le cas. Votre magazine s'est développé au fil des mois, à tel point que l'équipe travaille maintenant avec un numéro d'avance tant les propositions d'articles sont nombreuses. Les phénomènes de foule commencent toujours de la même façon : au début, quelques courageux s'avancent, un peu à l'aveuglette, suivis par d'autres. Puis lorsque le nombre convergent va en s'amplifiant, on fini par se bousculer au portillon. C'est ce qui fini par nous arriver et personne ne va s'en plaindre. On peut même dire sans fausse modestie que la mission que nous nous étions fixée a été largement remplie, en l'occurrence de permettre à tous ceux qui ont envie d'écrire l'histoire de pouvoir le faire, quelque soit leur âge et leur cursus. On sait aujourd'hui que faire vivre un magazine historique conçu par des bénévoles, c'est possible et par conséquent, ça doit pas être trop compliqué. C'est l'erreur à ne pas commettre. Proposer tous les deux mois un ensemble qui tienne la route et incite à le lire est un exercice d'équilibriste renouvelé à chaque numéro. Certainement qu'un pari un peu fou n'était pas pour nous déplaire. Aujourd'hui, l'Histomag est reconnu, lu et apprécié. Bien loin d'espérer un chemin toujours aussi débroussaillé devant nous, nous souhaitons que notre idée fasse des petits : c'est connu, la qualité vient de l'émulation. A condition, ça va sans dire, d'explorer et d'innover. Ces deux facettes de la créativité n'ont jamais été des cadeaux divins, elles ne sont que le reflet d'un travail quotidien et d'un engagement sans concession. Lorsque vous lirez l'Histomag, ayez une petite pensée pour tous ceux qui y sacrifient leur temps libre, amputent pour lui une partie de leurs vacances, pour le seul plaisir de créer un petit truc qui s'efforce d'allier gratuité et qualité. A la rentrée, quelques petites améliorations seront portées à la page d'accueil de l'Histomag, dont les sommaires qui seront visibles d'entrée et tous les numéros disponibles en *pdf* ; ça devrait en contenter pas mal. Notre second hors série, consacré aux femmes plongées dans la guerre sera disponible dès le mois de septembre après un report de publication du à un choix éditorial. Vous remarquerez aussi qu'une nouvelle rubrique consacrée au courrier des lecteurs est dès à présent à votre disposition : abusez en, consommez là sans aucune modération, elle est faite pour permettre à chacun de faire avancer le navire.

Puisque le forum est directement lié à votre Histomag et réciproquement, autant profiter de l'occasion pour en dresser un état des lieux. Il vit, il bouge et grandit au rythme des échanges, ponctué quelquefois par des poussées de fièvre, inévitables lorsque l'on draine un public important. Un forum déserté est certes plus reposant, mais on n'est pas certains que la majorité d'entre vous pencherait pour un truc gentillet qui endormirait l'internaute par ses ronronnements réguliers. Les fora, après avoir vécu le temps des pionniers où tout le monde vivait en bonne intelligence et même en étroite collaboration ont versé dans une nouvelle ère, reflet de la société qui évolue maintenant vers l'individualisme. Pas de quoi se martyriser l'esprit pourtant, pour que rien ne change il suffit d'être collé à sa ligne directrice : tout ça pour vous dire qu'on a encore quelques belles années à partager ensemble et autant à donner de l'urticaire aux négagas qui pourront toujours avancer, histoire de se rassurer, que ce forum est financé par une force judéo-bolcho-maçonnique occulte issue du giron des impérialistes d'outre atlantique. Pour être honnêtes, voilà un bon bout de temps qu'ils ne risquent plus chez nous après avoir pris quelques bordées de babord et perdu au passage une bonne partie de leur voileure. Voilà surtout à quoi sert une modération généralement très présente et de laquelle nous ne dévierons pas : permettre à ceux qui souhaitent parler d'histoire de le faire dans le respect et la courtoisie. Il y aura fatalement un lot de râleurs à gérer au milieu de la majorité qui elle y trouve son compte : ceux qui voudraient faire pareil mais qui ne savent pas comment s'y prendre, ceux qui voudraient le contraire sans s'y risquer et ceux qui n'en fichent pas lourd.

Deux objectifs majeurs sont inscrits au cahier des charges des journées Robert Lelard et seront largement diffusés dans votre Histomag : l'érection d'une stèle en Normandie à l'occasion du 65<sup>ème</sup> anniversaire de la bataille de Normandie et une soirée officielle au mémorial de CAEN à laquelle notre forum participera activement. Du boulot en perspective et ce n'est pas tout : dès octobre votre magazine comptera un partenaire supplémentaire de premier ordre et vous proposera une interview exclusive de Ian Kershaw. Donner des exemples tangibles de vivacité permet d'une part de mesurer la réactivité d'une structure tout en confirmant que si ce que nous avons mis sur pieds en est là aujourd'hui, c'est plus par un boulot de fourmi que par le fruit d'un pur hasard. Mais, sans une équipe soudée, ou règne amitié et loyauté, rien ne sera jamais possible, ou si peu. On peut innover, créer, restructurer, implanter, délocaliser et déléguer, le vrai capital de toute entreprise demeurera toujours la richesse humaine. A bientôt.



## Le courrier des lecteurs

Nous publions désormais, dans chaque numéro, le courrier de nos lecteurs. N'hésitez pas à nous contacter pour nous faire partager vos réactions, impressions, desideratas, suggestions. Pour contacter notre rédaction : [juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)

Article : Le Stp du Tréport par Jean COTREZ, Histomag n°44

Bonjour, j'habite à Eu et je suis passionné de la Seconde Guerre Mondiale. J'ai par conséquent apprécié votre article sur la défense du Tréport que j'ai trouvé très complet et précis. Cependant, quelques erreurs pourraient être amenées à être corrigées ou des compléments peuvent être apportés:

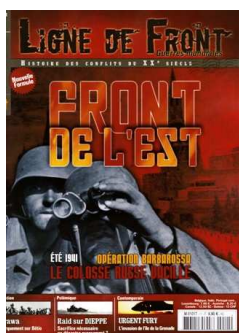
- L'arme antiaérienne 2cm Oerlikon et d'origine Alliée, pas allemande, et c'était un pièce de Flak 38 à la place
- Sous la Vierge de la falaise de Mers les Bains se situe un poste de commandement (accès condamnés car enterrés)
- Au niveau du parking du Funiculaire du Tréport, nous pouvons observer une casemate, de même qu'une casemate a été découverte lorsque les fondations du bâtiment du funiculaire: ce sont toutes deux des soutes à munition pour le canon polonais de 75mm du KahlBurg ainsi que pour le Pak40 de 75 mm de la falaise de Mers les Bains.
- A coté de le chapelle St Laurent, se situe un abri pour projecteur de détection aérienne, et peut être une galerie menant à la batterie du plateaux du Gros Jacques, le Tre 012. Voilà pour ces informantions, j'espère qu'elles vous seront utiles.

Amicalement,

Vincent Le Gal

Merci Vincent de ces précisions très intéressantes. Nul doute qu'elles seront très utiles à l'auteur de l'article, plus connu sous le forum sous le pseudo de Jumbo. Passionné de bunkerarchéologie, il nous conduira sur les traces de la batterie de Merville dans un article à paraître au sommaire du n°56 (octobre 2008)

## La presse



N°11 – Sommaire juin juillet 2008

<http://www.ligne-front.com/>

**Stratégie** : Barbarossa, été 1941. Le choc des titans par **Nicolas Bernard**

**Opération** : Tarawa / Bétio, le mousquet sanglant par **Grégory de Smet**

**Polémique** : Raid sur Dieppe. Sacrifice nécessaire ou désastre programmé ? par **Stéphane Delogu**

**Contemporain** : La Grenade et le Bâton ; 1983, opération "Urgent Fury" par **Emmanuel Derischebourg**

En kiosque : 6.90 euros

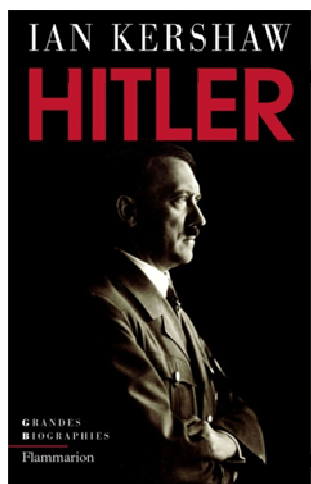
# Les livres

par Philippe MASSE

**DU NOUVEAU CHEZ FLAMMARION** par Stéphane DELOGU  
**Collection Grandes Biographies - Parution le 17 septembre 2008 - Prix 32.00 euros**

## Hitler par Ian KERSHAW

Publiée en France en 1999 (vol. 1) et en 2000 (vol. 2), la monumentale biographie que Ian Kershaw a consacrée à Hitler est devenue la biographie de référence. Elle se voulait, par-dessus tout, une étude du pouvoir hitlérien. Du fait de l'approche choisie, les deux volumes étaient nécessairement longs – plus de 2000 pages de texte et environ 650 de notes et de bibliographie, rendant la lecture de cette biographie inaccessible pour une partie du grand public. Ian Kershaw a donc retravaillé entièrement son texte pour en offrir une version « allégée » : celle-ci ne comporte plus de notes, les développements touchant des points d'érudition ou d'ordre mineur ont été supprimés et le texte aménagé pour conserver sa fluidité. Mais la charpente reste celle de l'édition originale et l'essence du livre demeure totalement intacte. L'édition en 2 volumes continuant d'être publiée, les spécialistes pourront s'y référer pour accéder aux sources, notamment. L'édition anglaise paraît en août prochain.



Considéré comme le plus grand spécialiste actuel du nazisme, **Ian Kershaw** est professeur d'histoire moderne à l'université de Sheffield en Grande-Bretagne. Son dernier livre, *Le Mythe Hitler* publié chez Flammarion en octobre 2006 – en réalité son premier ouvrage, qu'il publia au début des années 1980 -, paraît en poche dans la collection Champs Histoire fin août.

**Rencontre avec Ian Kershaw en compagnie de  
 L'historien Edouard Husson et du journaliste Dominique Vidal du  
 Monde Diplomatique**

Le mardi 9 septembre à 17h30 au forum du magasin Fnac Montparnasse – 136 rue de Rennes – Paris 6<sup>ème</sup> - Niveau – 1

Considéré comme le plus grand spécialiste actuel du nazisme, Ian Kershaw est professeur d'histoire moderne à l'université de Sheffield en Grande-Bretagne. Son dernier livre, *Le Mythe Hitler* publié chez Flammarion pose la question : Comment rendre compte de la montée de Hitler et de ses théories qui ont mené l'Allemagne à mettre le monde à feu et à sang et entraîné son peuple dans la barbarie ?

### Bibliographie :

HUSSON Edouard, *Heydrich et la solution finale* (Perrin) préface de Ian Kershaw sortie le 4 septembre 2008

KERSHAW Ian, *Le mythe Hitler* (Flammarion) et *Hitler* (en un volume, Flammarion, sortie 24 septembre 2008)

VIDAL Dominique, *Les historiens allemands relisent la Shoah* (Complexe)



### Communiqué

l'équipe de rédaction est heureuse de vous annoncer une interview exclusive de Ian Kershaw, que nous rencontrerons à Paris le 9 septembre prochain. Un long article sur cette entrevue (accordée grâce à l'aide précieuse de Francine Brobeil, attachée de presse des éditions Flammarion) sera publié en intégralité dans le numéro 56 de l'Histomag'44. Stéphane DELOGU

## Quand les alliés bombardaient la France - Eddy Florentin

Quand les Alliés  
bombardaient  
la France  
1940-1945  
Eddy Florentin

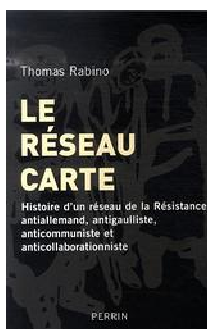


Une réédition de l'historien de la bataille de Normandie. La tragédie des raids aériens sur la France, leur rôle et efficacité enfin mesurés. Une analyse matérielle et psychologique, ville par ville. Le livre de référence sur le sujet. Près de 600 000 tonnes de bombes, - soit 22 % du tonnage déversé sur l'Europe occupée et sur l'Allemagne - ont été larguées par les aviations anglaise et américaine sur plus de 1 570 localités françaises entre juin 1940 et mai 1945. 67 078 Français ont été tués. Plus de 90 000 immeubles ou maisons ont été détruits et 45 000 rendus inhabitables. On peut s'étonner qu'Eddy Florentin soit le premier à raconter et à recenser, d'une manière aussi exhaustive, ces drames qui ont ensanglantés tant de villes et de villages. « Quand les Alliés bombardaient la France » s'attache à expliciter la raison des raids, à décrire leur préparation, leur exécution tantôt vue du ciel, tantôt vue du sol, leurs résultats par rapport aux objectifs. L'auteur qui a le sens du récit et le goût de la précision nous fait vivre aussi bien dans le cockpit d'un bombardier que dans les rues et les caves des cités survolées. On est fasciné et terrifié à la fois par le nombre d'appareils perdus sur l'Europe occupée (58 481) et par l'ampleur des erreurs de visée, d'autant plus tragiques qu'elles entraînaient le retour

des vagues de bombardiers sur les cibles manquées. Eddy Florentin n'omet pas de se pencher sur les problèmes de conscience qui se posaient au commandement allié, sur les réactions de la population et sur les filières d'accueil et d'exfiltration des pilotes alliés. Au-delà du récit appuyé sur des archives britanniques, américaines et françaises, et sur des témoignages directs, ce livre est un instrument de référence qui n'a aucun précédent dans la bibliographie de la guerre en France. Prix environ 12€

## Ils ont vécu sous le nazisme - Laurence Rees

Quelle est la nature essentielle du nazisme ? En parallèle aux faits historiques, cet ouvrage cherche à comprendre pourquoi les nazis ont pu faire ce qu'ils ont fait. À partir de centaines d'interviews, Laurence Rees propose une analyse originale du nazisme en donnant la parole à des centaines d'allemands "ordinaires". C'est la nature profonde du régime qui émerge et qui nous est révélée. Alors que cette période devient, pour les jeunes générations, de l'Histoire passée, les mécanismes humains qui ont permis la réalisation de ces événements restent actuels. Ce livre démontre que nous devons rester vigilants, les nazis n'ayant été qu'un "avertissement de l'Histoire".



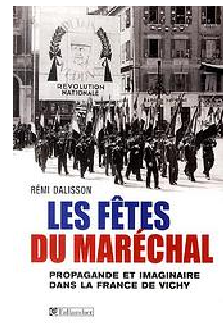
## Le réseau Carte : Histoire d'un réseau de la Résistance antiallemand, antigaulliste, anticommuniste et anticollaborationniste - Thomas Rabino

Le livre de Michael R.D. Foot « Des anglais dans la Résistance » fait souvent référence au réseau Carte, sans trop entrer dans les détails des structures, le livre de Thomas Rabino est un bon moyen de découvrir ce que fut ce réseau. Ecrasé par le poids des mémoires hégémoniques, la gaulliste et la communiste, le réseau Carte est resté, jusqu'à ce livre, sans histoire. Celle-ci, il faut le dire, éclaire la Résistance d'un jour particulier. Luttres d'influences, guerres interservices opposant Français libres, Américains et Britanniques, querelles farouches entre chefs résistants sur la répartition des armes, de l'argent et les choix des objectifs : on est ici aux antipodes d'une histoire convenue.

Fil conducteur du livre, André Girard (1901-1968) - père de l'actrice Danièle Delorme, artiste peintre, homme du monde et chef fondateur de cette étonnante organisation - entraîne le lecteur du Tout-Paris de l'entre-deux-guerres aux coulisses de la Résistance, des vedettes d'alors aux résistants les plus célèbres (Henri Frenay, les Aubrac, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Jean Moulin...) jusqu'à l'aube de la guerre froide et aux premières actions de la CIA. Thomas Rabino a rassemblé des témoignages inédits (Danièle Delorme, Maurice Druon, Raymond Aubrac, Jean-François Crémieux-Brilhac...), de multiples archives (françaises, anglaises et américaines) ainsi que les documents familiaux des Girard encore jamais exploités. Prix environ 22€

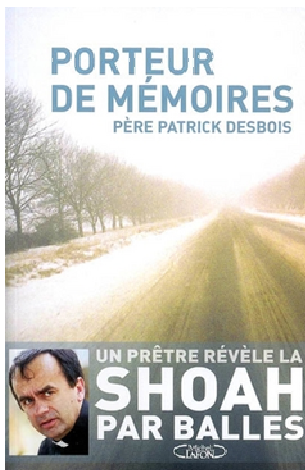
## Les fêtes du Maréchal : Propagande et imaginaire dans la France de Vichy – Remi Dalisson

Vichy fut un régime réactionnaire, passéiste, collaborateur et criminel. Ce constat d'ensemble occulte l'extrême efficacité d'un pouvoir d'autant plus redoutable qu'il fut fondé moins sur la réalité - un pays occupé, impuissant face à ses vainqueurs, engagé dans la collaboration avec les nazis - que sur son image. De 1940 à 1944, Philippe Pétain et ses hommes ont su créer une véritable dynamique de la propagande, fondée sur les exemples de l'Italie fasciste, de l'Allemagne hitlérienne et de l'Allemagne nazie. Les fêtes du régime en ont été l'illustration la plus éclatante : elles ont illustré, aux yeux des Français, les trois termes de la devise maréchaliste : « Travail » (le 1er Mai), « Famille » (la fête des Mères), « Patrie » (la fête de la Légion, l'anniversaire de Gergovie, la Sainte-Jeanne-d'Arc, la Quinzaine impériale).



L'historien Rémi Dalisson revisite ici les grands moments et les mécanismes élaborés des fêtes du Maréchal. Il met ainsi au jour plus d'un élément oublié. Qui se rappelle le succès extraordinaire de la visite de Pétain à Paris en avril 1944, deux mois avant le Débarquement ? Qui se souvient que le grand hymne vichyste, « *Maréchal nous voilà !* », plagia une opérette de Casimir Oberfeld - juif d'origine polonaise livré aux Allemands et mort à Auschwitz - et recycla « *Voilà le Tour qui passe* », une chanson dédiée au cyclisme : « *Attention, les voilà ! Les coureurs, les géants de la route* » ? Prix 32€

## Porteurs de mémoires : sur les traces de la Shoah par balles – Père Patrick Desbois



1941. Les Einsatzgruppen, unités mobiles nazies, s'enfoncent dans le territoire soviétique. Partout où elles encerclent les villages, tous les hommes, femmes et enfants juifs sont rassemblés, dénudés puis abattus avant d'être enterrés dans des fosses communes.

Juin 2002. Le Père Patrick Desbois part sur les traces de cette Shoah jusqu'alors ignorée. Village après village, il va recueillir les témoignages de ceux qui ont vu. Fosse après fosse, il va récolter les preuves et reconstituer les conditions de ces milliers d'assassinats d'une rare sauvagerie. Pour que ces Juifs aient une sépulture digne de l'espèce humaine. Et pour que l'espèce humaine se rappelle qu'elle est aussi capable du pire. Et prenne garde.

**NDLR : Le Père Patrick Desbois sera l'hôte du mémorial de CAEN le 5 octobre prochain. L'équipe de rédaction de l'HISTOMAG sera sur place afin de vous proposer une interview à paraître dans le n° 57 (décembre 2008)**



# Sur le web

## Par Stéphane DELOGU



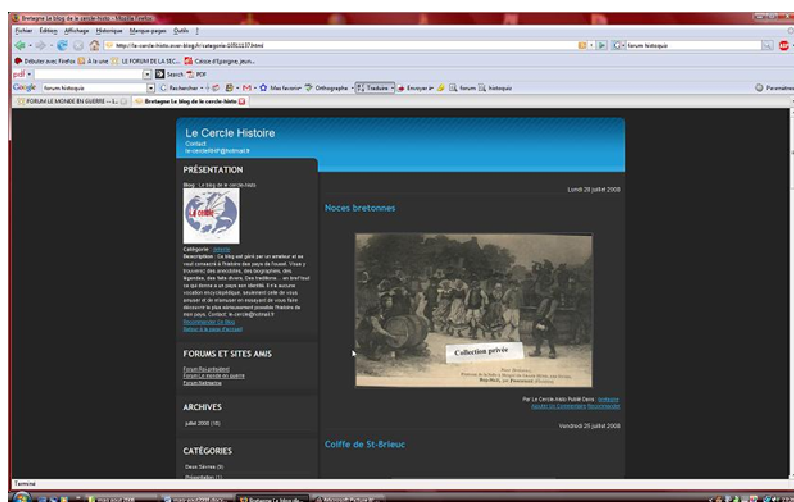
### HISTOIRE D'UN MONDE BOUQUINERIE EN LIGNE

Avec ce tout nouveau site web, Jérôme GALLY a pris le pari de démocratiser la culture, en proposant un grand nombre de livres à 3,00 euros.

Pas moins de 300 ouvrages d'occasion consacrés à la seconde guerre mondiale sont ainsi disponibles : la recherche d'un livre est largement simplifiée par un classement thématique ; La navigation est par ailleurs très intuitive.

<http://www.histoired1monde.fr/>

**L'avis de la rédaction :** Les prix pratiqués sont particulièrement raisonnables, le webmaster très sérieux et sympathique. On a aimé l'emballage des commandes, très soigné et la rapidité d'envoi. A consulter d'urgence par tous ceux qui cherchent un compagnon de vacances à un prix accessible.



### LE CERCLE HISTOIRE

Animé par Jean Claude MOULON, l'un des membres fidèles de notre forum, ce blog qui se veut sans prétention aborde l'histoire des « pays » de l'Ouest de la France tout en visitant le 18<sup>ème</sup> siècle et le douloureux épisode des Guerres de Vendée. Il ne s'agit certes pas d'un site dédié à la seconde guerre mondiale, mais un petit coup de pouce envers Jean Claude, qui participe également à l'HISTOMAG était la moindre des choses

[http://le-cercle-](http://le-cercle-histo.over-blog.fr/)

[http://le-cercle-](http://le-cercle-histo.over-blog.fr/)



# Nouveautés DVD

Par Stéphane DELOGU

## La chute du 3ème Reich 1943-1945

### Synopsis

Retrouvez à travers ce coffret, les différentes étapes qui ont conduit à la chute du 3<sup>ème</sup> Reich avec les différentes batailles acharnées de la campagne d'Italie, des forces alliées qui envahissent l'Allemagne et la chute de Berlin.



#### **Volume 1**

La campagne d'Italie  
La bataille du Monte Cassino  
La bataille d'Anzio  
La bataille du mont Belvédère

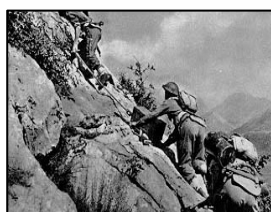
#### **Volume 2**

Les alliés envahissent l'Allemagne  
La bataille des Ardennes  
La bataille d'Arnheim

#### **Volume 3**

La chute de l'Allemagne  
La bataille du pont Remaggen  
La Chute de Berlin

### Bataille du Monte Cassino



La bataille du Monte Cassino a été l'une des plus acharnées de la Seconde Guerre mondiale. L'objet des alliés était de rompre la ligne Gustav pour atteindre Rome, celui des Allemands de bloquer l'avance alliée. Quatre opérations de grande envergure seront nécessaires aux alliés pour s'emparer du massif du mont Cassino et de son célèbre monastère situé à 435 m d'altitude.

### Bataille d'Anzio

En 1943, les Alliés, pressés par les soviétiques, décident d'ouvrir un front en Italie en prévision du débarquement de Normandie. En Juillet 1943, les Alliés s'emparent de la Sicile dans le but de forcer l'Italie à capituler. Suite à cela, les alliés décident de débarquer sur la terre ferme de l'Italie. Un petit port Anzio semble idéal par son relief bas et ses plages. Du côté allemand, à Rome, le commandant des forces allemandes en Italie Albert Kesselring, est confronté à un dilemme : il dispose de 2 divisions très bien formées et a le choix soit de les envoyer à Monte Cassino protéger la ligne Gustave soit de les envoyer à Anzio en prévision d'un débarquement possible.

## Le mont Belvédère

Le 4e RTT, débarqué à Naples entre le 26 et le 29 décembre, participe intensément aux combats dans la région de Cassino et s'empare de la position du Belvédère. Les opérations du Belvédère se déroulent du 25 janvier au 23 février 1944 au prix de lourdes pertes pour le 4e RTT : 207 tués, 75 disparus et 1090 blessés.

## La bataille des Ardennes

Au cours de l'hiver 1944, à la veille du Nouvel An, les forces alliées se tiennent prêtes à envahir l'Allemagne. Pour contrer cela, Hitler opère une offensive pour reconquérir le territoire français et capturer la ville portuaire d'Antwerp. Le destin allait rapidement contredire les prévisions optimistes du stratège anglais en leur opposant un cinglant démenti; en effet, 24 heures plus tard, les Allemands déclenchent une des plus importantes opérations militaires de ces 18 derniers mois de guerre: l'offensive dans les Ardennes.

## La bataille d'Arnheim

Septembre 1944. Le général Montgomery décide de lancer 3 divisions de parachutistes américains et britanniques derrière les lignes allemandes. Leur objectif : ouvrir la route du Nord de la Hollande vers l'Allemagne et porter un coup décisif aux armées de Hitler. La bataille d'Arnheim s'engage afin de frayer la route vers la capitulation allemande.

## Le Pont de Remaggen

1945 : Les alliés font leur dernière avancée dans le territoire Allemand. Seul un pont du Rhin demeure aux mains des nazis. les deux camps ont beaucoup à gagner : les Allemands, la vie de 50 000 soldats postés du mauvais cotés du pont ; les Alliés, une issue plus rapide à la guerre, et de nombreuses vies épargnées. Les deux armées peuvent se battre valeureusement, mais une seule peut gagner la terrifiante bataille du pont de Remaggen.



## La Chute de Berlin



BERLIN, avril 1945. Le 3ème Reich agonise. Les combats font rage dans les rues de la capitale. Hitler, accompagné de ses généraux et de ses plus proches partisans, s'est réfugié dans son bunker, situé dans les jardins de la Chancellerie. À ses côtés, Traudl Junge, la secrétaire particulière du Führer, refuse de l'abandonner. Tandis qu'à l'extérieur la situation se dégrade, Hitler vit ses dernières heures et la chute du régime.

**L'avis de la rédaction : Ce coffret se distingue par un excellent rapport qualité/prix. Les thèmes abordés ont la bonne idée de se distinguer par la qualité des images proposées et la clarté des commentaires. Si les documentaires, pas moins de dix au total, ne concernent pas tous les événements qui ont conduit à la fin du IIIème Reich, ils ont le mérite d'aborder également la campagne d'Italie, qui reste aujourd'hui encore très méconnue.**

Disponible en ligne sur ce lien : [http://www.zylo.net/shop/product\\_info.php?products\\_id=574](http://www.zylo.net/shop/product_info.php?products_id=574)

**Prix : 14.99 euros**

## Le saviez vous ?

Par Philippe Parmentier  
et Laurent Liégeois

### Le HE 280 et le premier siège éjectable

En grand passionné de nouvelles technologies, et plus particulièrement par la propulsion par turboréacteur, Ernst Heinkel (1888-1958) a recours aux services de Hans Joachim Pabst von Ohain pour l'aider à développer un moteur à réaction qui devra propulser ses avions. Suite aux débuts prometteurs HE-178, le premier avion propulsé par un turboréacteur, Heinkel décide de concevoir un chasseur, qui surclasserait tous les autres, grâce, entre autres, à sa vitesse. C'est sur base de cette idée qu'il conçoit le HE-280. Ce projet de chasseur d'un tout nouveau type fut pourtant snobé par le Reichsluftfahrtministerium (RLM - Ministère de l'Air) et la Luftwaffe qui ne juraient à l'époque que par le Messerschmitt Bf-109. Certain de son intuition, Heinkel prend sur lui le développement de ce prototype qu'il finance sur fonds propres et qui deviendra le premier chasseur équipé de turboréacteurs au monde !



### DR

Fritz Schafer eut l'honneur de réaliser le vol inaugural –motorisé- le 2 avril 1941 (un premier essai en vol plané, celui-là, avait cependant déjà eu lieu en septembre 1940). Une deuxième innovation technologique allait pourtant ajouter un atout de poids à cet avion : le siège du pilote était doté d'un système de catapultage automatique en cas d'incident. La petite histoire relate que le premier pilote sauvé par son siège éjectable serait Helmut Schenk, pilote d'essai allemand du Heinkel He 280, le 13 janvier 1942, celui-ci ayant perdu le contrôle de son avion pour cause de givrage. Le HE 280 ne fut produit qu'à l'état de prototype (9 au total), mais ses innovations technologiques ne furent pas perdues pour tout le monde. Signalons aussi que, pour ne pas admettre leur erreur de ne pas avoir décelé à temps l'avantage énorme qu'ils auraient pût tirer de cette formidable innovation technologique, le RLM et la Luftwaffe déclarèrent que le HE 280 ne répondait pas à leurs critères de satisfaction et préféraient alors se tourner vers Messerschmitt, dont le ME-262 ne fut opérationnel qu'en...juin 1944 !

<http://avions.legendaires.free.fr/he280.php>

<http://avions.legendaires.free.fr/ejecthist.php>

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Si%C3%A8ge\\_%C3%A9jectable](http://fr.wikipedia.org/wiki/Si%C3%A8ge_%C3%A9jectable)

<http://jpcolliat.free.fr/he280/he280-1.htm>



## De Königsberg à Kaliningrad : une enclave russe dans l'Union Européenne

L'histoire de l'Oblast (unité administrative) de Kaliningrad est assez surprenante. Fondée par les chevaliers Teutoniques au XIII<sup>e</sup> siècle sous le nom de Königsberg (Qui en firent même leur capitale), la ville, située en Prusse orientale, fut renommée Kaliningrad en 1946 lorsque l'URSS reçut ce territoire (Qui devint alors un *Oblast*) suite à la



Conférence de Postdam. En effet, c'est à ce moment que la Prusse orientale fut partagée entre la Pologne et l'URSS, Königsberg tombant alors dans l'escarcelle de Staline. Il faut dire que la ville fut prise par les troupes soviétiques en avril 1945, après d'âpres combats et de bombardements alliés sur la ville.

Les populations allemandes n'ayant pas fui l'avancée de l'Armée Rouge furent totalement expulsées par la suite vers l'Allemagne en 1948 pour laisser la place, d'une part, à des habitants, entre autres biélorusses, dont les villages avaient été complètement détruits par les nazis et, d'autre part, à de nouveaux migrants russes dans le but de faire de cette région un avant-poste du communisme en Europe.

La région de Kaliningrad (Qui fait actuellement partie de la Fédération de Russie) compte environ 1 million

d'habitants, représente un territoire de 15.000km<sup>2</sup>, est entièrement entourée par des pays membres de l'Union Européenne (Pologne au Sud et Lituanie au Nord) et est séparée de la Russie par la Lituanie et la Biélorussie. La célébrité locale n'est autre que le philosophe Emmanuel Kant.

Le fait que des Russes se trouvent maintenant au milieu des l'Union Européenne est donc une conséquence directe de l'invasion de la Russie par Hitler... L'Histoire prend parfois des chemins inattendus !

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/europe-russie/enclave-kaliningrad.shtml>

<http://www.diploweb.com/cartes/kaliningrad.htm>

[http://news.bbc.co.uk/1/low/programmes/from\\_our\\_own\\_correspondent/4382145.stm](http://news.bbc.co.uk/1/low/programmes/from_our_own_correspondent/4382145.stm)

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Kaliningrad>

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Oblast\\_de\\_Kaliningrad](http://fr.wikipedia.org/wiki/Oblast_de_Kaliningrad)

### Une unité de réception méconnue : le 23rd Headquarters, Special Troops

Durant le second conflit mondial, les belligérants ont mis au point des opérations de diversions dans le but de tromper l'ennemi, l'Opération Fortitude en étant un des exemples les plus connus. Durant la campagne Nord-africaine, à El Alamein notamment, les britanniques créèrent ainsi de fausses installations - dépôts d'essence, stations de pompage, routes, pipelines, etc. - leurrant ainsi les forces de l'Axe sur les intentions de la 8<sup>ème</sup> Armée Britannique et en masquant ainsi les axes réels de progression. C'est en constatant les résultats obtenus par les unités de déception britanniques que le Département d'État américain décida, au début de l'année 1944, de la création d'une unité tactique particulière, le 23<sup>ème</sup> Headquarters, Special Troops. La mission de cette unité particulière, avec un effectif de 1 100 hommes, consistait à dissimuler aux allemands, les force et position réelles des troupes américaines sur le champ de bataille, pendant leur « Croisade » à travers l'Europe.



Elle était constituée de quatre unités :

- La 406th Engineer Security Company (406ème Compagnie de Sûreté du Génie). Cette unité avait en charge la protection rapprochée et les travaux de construction en dur.
- La 244th Message Company (244ème Compagnie de Message). Cette unité développait et créait de faux messages radio.
- Le 603rd Engineer Camouflage Battalion (603ème Bataillon de Camouflage du Génie). Il était équipé de chars, canons, camions, avions... tous factices et gonflables. Son rôle consistait principalement à tromper l'ennemi en construisant de faux aérodromes et de fausses positions, camouflées ou non.

*Les sons enregistrés étaient émis par des haut-parleurs montés sur des halftracks. Celui-ci appartient à la 3132nd Signal Service Company*

- La 3132nd Signal Service Company (3132ème Compagnie de Service Sonore). La plus efficace des unités constituant le 23ème HQ. Elle était dotée de véhicules sur lesquels étaient fixés des haut-parleurs. Sa particularité résidait dans la reproduction de sons spécifiques aux unités combattantes sur le terrain : déplacement de chars, de semi-chenillés, de camions, de troupes à pied. Elle était aussi capable de simuler des tirs de batterie d'artillerie. Ces sons étaient préalablement enregistrés. Ils étaient si réalistes qu'ils pouvaient simuler des déplacements de véhicules plus ou moins proches des unités ennemies placées le long de la ligne de front et ce quelles que soient les conditions atmosphériques.

Pour illustrer l'action de cette unité, parmi les vingt et une opérations qu'elle a menée sur le front européen, trois méritent notre attention. La première eut lieu pendant le siège du Festung Brest au moins d'août 1944. Pendant trois nuits successives le 23ème HQ Special Troops, simula à moins de deux cents mètres des lignes ennemies, le déplacement et le tir de blindés, en y ajoutant même des voix donnant des ordres et contre-ordres. Cette action avait pour but de faire flancher le commandant de la place forte, le Général von Ramcke et de le contraindre à une reddition rapide. Ce premier essai ne fut pas un coup de maître. Suivant les ordres dictés par Hitler de défendre jusqu'au bout les ports de la « Forteresse Europe », von Ramcke ne se rendit que le 19 septembre après cinq semaines de durs combats.

La deuxième action notable est l'opération Bettembourg. Certainement l'opération la plus risquée à laquelle « l'Armée Fantôme », nom donnée au 23ème HQ par les troupes allemandes, prit part en septembre 1944 près de la Moselle. Elle devait simuler la présence d'une division blindée américaine, la 6ème, celle-ci étant utilisée par Patton dans sa tentative de prise de la ville de Metz, et laissant par le fait un vaste front dégarni sur le flanc de l'attaque de la 3ème armée américaine. Pendant plusieurs nuits, le 23ème simula le déplacement de blindés, plaça des dizaines de chars gonflables pour donner le change aux observateurs allemands. Pour accentuer la présence de l'unité factice, un faux Général fut même joué par un des hommes du 23ème HQ. Celui-ci traversait ainsi les villes situées près du front, à la tête d'un convoi de jeeps, celles-ci étant maquillées aux marques de la 6ème DB US, les hommes ayant cousus son badge distinctif sur la manche de leur uniforme. La ruse fonctionna si bien que les allemands ont cru que l'attaque américaine surviendrait de ce côté.

La troisième action remarquable à porter au bénéfice du 23ème HQ est l'opération Viersen. Au printemps 1945, la 9ème armée américaine préparait son offensive vers l'Allemagne qui consistait en premier lieu par la traversée de vive force du Rhin. Pour l'épauler, on fit appel à « l'Armée Fantôme » pour sa plus importante opération de la guerre. Son but fut de faire croire, aux forces allemandes, à l'existence de deux divisions placées ailleurs sur les rives du Rhin, afin d'alléger la défense à l'endroit de l'attaque principale prévue par la 9ème Armée.

L'unité au grand complet participa à cette action. On lui attacha même une unité de pontonniers, qui assembla des éléments de pont flottant pour rendre crédible l'action de déception. L'opération fut un succès. En effet les allemands tombèrent dans le piège et déplacèrent des unités vers « l'Armée Fantôme » rendant ainsi le front de l'attaque réelle plus perméable.

A la fin de la guerre l'unité fut dissoute. Son existence n'a été révélée au public qu'en 1996. Un documentaire retraçant les exploits de cette unité est en cours de réalisation. Un historique de cette unité se trouve aux Archives Nationales américaines.

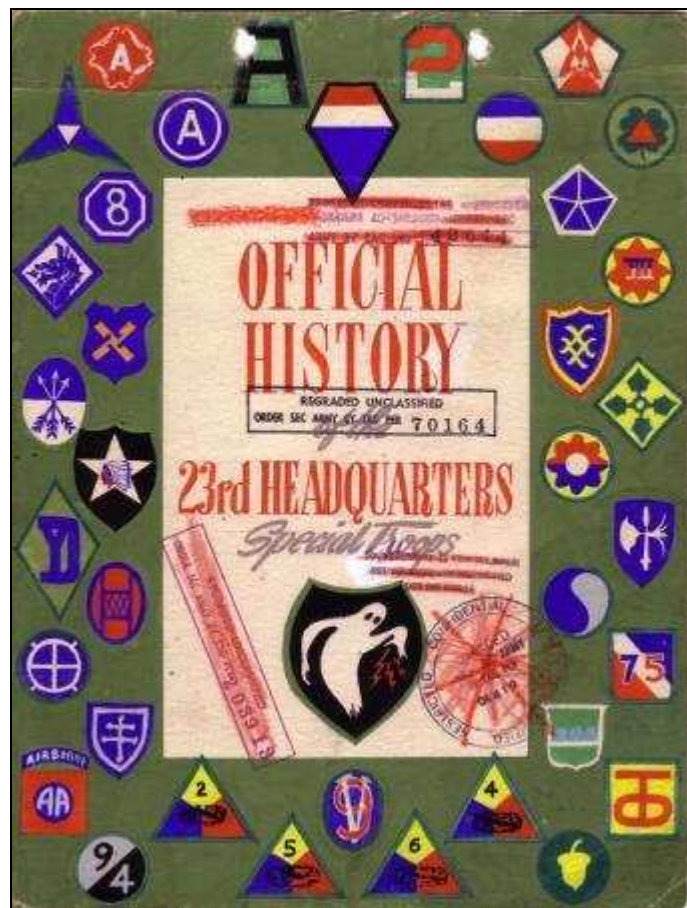
Le mot de la fin revient à un vétéran ayant participé, avec le 23ème HQ, à l'opération Viersen :

« Ces hommes sont d'authentiques héros; non pas pour avoir tués un grand nombre d'allemands, mais parce qu'ils ont sauvés grâce à leurs actions des milliers de vies américaines ».

Sources

<http://www.nasaa-home.org/23rdhqs.htm>

<http://www.ghostarmy.org/>



Sur la couverture de l'historique du 23ème HQ, sont représentées toutes les unités que l'unité a « personnalisée » pendant les différentes opérations où elle a pris part. On remarquera au centre le badge du 23ème HQ représenté par un fantôme.



# Barbichou

Par Philippe MASSE

*C'est tout de même malheureux de voir un officier supérieur faire le pitre comme ça. (Clin d'œil à « Radio Londres »)*

Durant la seconde guerre mondiale, la radio est le seul média de radiodiffusion de masse il est l'un des seuls liens entre la France occupée et l'Angleterre. Son pouvoir a été très fort, puisque la B.B.C. a conté les combats journaliers entre la R.A.F. et la Luftwaffe, puis soutenu le moral des anglais durant la bataille d'Angleterre, diffusant chaque jour le nombre d'avions abattus (chiffres bien souvent faussés), chiffres contredit par la radio allemande... Qui croire dans ce duel ou cette lutte psychologique ?

Avant de plonger vers le sujet qui nous intéresse, brosons un historique très sommaire de la radio de la France Libre. Celle-ci va naître dans le courant du mois de juillet 1940 sous l'impulsion de Jacques Duchesne. L'équipe qu'il forme comprend Jacques Borel, Pierre Bourdan, Marin Jean Oberlé Pierre Lefevre et Maurice van Moppès, des noms prestigieux vont s'y succéder tels Maurice Schumann ou Pierre Dac. Si derrière le micro l'unité a semblé de mise, les pensées des uns et des autres n'ont pas été dans leur ensemble favorable au Général de Gaulle. Le but n'est pas de refaire ici l'histoire de « Radio Londres » que Jean Oberlé a si bien écrite, mais de m'attarder sur un "détail" qui a eu, en son temps, une importance sur les ondes. Une goutte d'eau dans la seconde guerre mondiale diront certains, mais une goutte d'eau qui a eu un effet très positif sur le moral des français à une époque où le raid de Dieppe venait de se terminer et que le moral était au plus bas.

Si « Radio Paris » a ses adeptes, « Radio Londres » est, malgré le brouillage, très écoutée des français. Souvenez vous, il est bientôt 20 heures, il fait froid vous souffrez de malnutrition, vous dressez l'oreille à chaque bruit de bottes ou

de voiture qui passe dans la rue... ça y est, la Vème de Beethoven vient de raisonner ! Elle est suivie du célèbre « Ici Londres les Français parlent aux Français, Voici quelques messages personnels..... ». La liberté vient d'entrer chez vous pendant quelques minutes et vous oubliez toutes vos privations.



Nous sommes en 1942, peu de télévision, pas de portables, pas d'Internet. La propagande allemande sait parfaitement exploiter l'échec du raid. Il faut reconquérir la confiance car vous voyez s'éloigner un débarquement proche, de plus, le ras-le-bol des émissions patriotiques et stratégiques se fait sentir. Un jour, le ton change, Jean Oberlé et Jacques Duchesne vont créer "la discussion des trois amis". Oberlé y campe un type septique, bourru et rebelle au bourrage de crâne, Duchesne, lui, un conciliateur. Mais ce ne sont que des français de « Radio Londres » qui

cherchent à capter l'attention de leurs concitoyens. Mais l'idée magistrale va naître dans l'esprit de Louis de Villefosse qui, en compagnie d'Oberlé, Labarthe et Duchesne, vont évoquer des souvenirs de Paris et notamment des soirées du Vieux-Colombier. Louis de Villefosse se met à réciter des passages du testament du « père Leleu » avec des intonations de vieux paysan. Duchesne vient de trouver la voix qui va animer le nouveau personnage qu'il a trouvé dans le journal allemand, édité en France, "le Pariser Zeitung". Il s'agit de Barbichou, qui fait allusion à un personnage, petit bourgeois, naïf, grincheux et réfractaire à la collaboration, mais toujours condamné à faire les frais de sa crédulité envers les anglais, ses déboires étant affichés sur les murs parisiens. L'idée de Jacques Duchesne sera de donner une voix à ce personnage, et de lui prêter une existence fictive.

Il lui permettra de parler, en connaissance de cause, de l'occupation et de se faire le relais des doléances des Français à l'égard des anglais. Il rendra compte de ses démarches et dressera un tableau véridique de la situation. En résumé une vraie manipulation des esprits. Louis de Villefosse donne donc son accord pour l'interpréter, mais comme tout bon comédien il va devoir s'identifier à ce personnage, mais l'éducation reçue à l'école navale ne prévoit pas de cours de théâtre. Autre problème, en 1942 les français de Londres sont totalement déconnectés de la vie en métropole, il va donc falloir trouver des renseignements, éviter de faire une bourde radiophonique qui permettrait aux allemands de rebondir. Ce travail de recherches, Louis de Villefosse va le faire en compulsant les lettres reçues à la B.B.C., les coupures de presse et les rapports sur la vie des français face à l'occupant. Il devra interroger le plus de gens possibles ayant passé récemment la manche, récolter des informations sur les fameuses affiches placardées dans Paris. L'identification physique au personnage est plus dure, il l'imagine pourvu d'une barbiche, porteur d'un chapeau rond et d'un binocle. Il va aller jusqu'à le croquer, mais il fut très difficile de trouver la bonne intonation, le bon accent. De Villefosse va devoir durant une semaine s'imprégner de la voix de Barbichou en parlant comme lui. En effet la radio de Londres a annoncé à mots couverts, et en termes propres à piquer la curiosité, l'arrivée de ce personnage.

Le 13 septembre 1942, Barbichou arrive chez vous ! Le speaker de la BBC le décrit puis le présente et conte son évasion et son arrivée mouvementée à Londres. Il est convenu que Barbichou interviendra tous les dimanches soir à la radio. Le 20 septembre Barbichou parle de sa librairie de l'avenue d'Orléans, de son attitude de résistant, outre quelques tracasseries policières que lui ont values les affiches Parisiennes. Son intervention se termine avec son intention de rencontrer les chefs Alliés. Le 27 septembre, il interrompt une émission sur l'affaiblissement du moral en Italie, proteste contre ce bourrage de crâne, discute aigrement avec Oberlé et Duchesne et insiste pour voir De Gaulle et Churchill. Le 4 octobre Barbichou est fictivement introduit auprès du Général de Gaulle, un reporter décrit pendant ce temps l'extérieur de Carlton garden et l'attente de la future interview. Les deux dimanches suivants, Barbichou est reçu par Churchill à Downing Street , accompagné par Oberlé et Duchesne. Tout y passe, discussion avec le portier, description du hall. Il raconte comment il a fait répéter à Churchill son discours à la France alors qu'ils étaient sous les bombardements allemands. Barbichou évoque son arrière-boutique, où il a entendu la première fois ce discours. Un secrétaire accueille les visiteurs, Barbichou lui fait la description des privations et du courage des français, traduit avec véhémence l'attente de l'ouverture d'un second front et insiste pour que le débarquement arrive au plus vite. Cette émission s'arrête au moment où il est introduit. L'émission suivante doit être, logiquement, le récit de l'entrevue. Mais deux jours auparavant le secrétariat du War Cabinet suspend l'autorisation de passer le texte avant qu'il soit soumis au secrétaire particulier du Premier Ministre, ou de Churchill lui-même.

Compte-tenu des délais, l'accord à obtenir risque d'être long. On conseille donc à Louis de Villefosse de procéder à une nouvelle écriture des textes, car on ne peut prendre la responsabilité de laisser la radio prêter au Premier Ministre des propos qu'il n'a pas effectivement prononcé, ce dernier va tout recommencer et faire que Barbichou raconte sa visite sans la raconter. Louis de Villefosse fait entrer Barbichou en transe, jouant l'agacement, agité, l'air absent, éludant les questions dont on le presse. Puis il s'adresse aux français pour leur dire sa tension, son exaltation croissante des derniers jours, et de son dernier rêve sur la libération prochaine de la France et de la joie que cela va engendrer, au cours de ce rêve paraît et parle Churchill en surimpression de la visite.

Au cours du septième sketch, Barbichou rencontre un capitaine américain qui a fait l'autre guerre et parle des préparatifs de son pays. Le huitième, quant à lui, le fait s'entretenir avec Jacques Borel sur l'interview donnée par M.Garreau , représentant la France combattante en URSS, il lui pose des questions sur les sacrifices et les efforts victorieux des russes et décide de partir en union soviétique. La neuvième émission elle, doit se dérouler sur un terrain d'aviation le 8 novembre 1942, mais ce jour les alliés décident du sort de Barbichou. Ils viennent de débarquer en Afrique du Nord et sont accueillis par les canons Français devant Casablanca et Alger. Désormais les français attendent autre chose que les élucubrations de notre ami.

Barbichou quitte définitivement les ondes puisqu'un espoir de liberté en provenance d'Afrique vient de poindre dans votre radio, que tous les espoirs sont permis même si les privations vont devoir durer quelques années encore. Mais Barbichou a fait son effet et vous a aidé à vivre ces heures noires. Si la courte vie de Barbichou est une goutte d'eau dans l'océan d'anecdotes de la seconde guerre mondiale. Elle a valu à son auteur la reconnaissance de certains français et les félicitations de ses camarades. De Carlton Garden la réflexion suivante: "*C'est tout de même malheureux de voir un officier supérieur faire le pitre comme ça...*" Remarque qui a valu à son auteur une réplique d'Oberlé "*Ce qui est malheureux c'est de voir les pitres jouer aux officiers supérieurs*". Comprenez qui pourra.

Mais le plus beau des témoignages reçus est celui-ci : *Roanne le 16 octobre 1942. Nous avons à féliciter M.Barbichou de sa belle causerie de dimanche dernier. J'étais à l'écoute, ainsi que beaucoup d'entre nous, et nous le remercions de plaider notre cause aussi patriotiquement : c'est le mot d'une humble mère qui, les larmes aux yeux, n'a put trouver mieux pour résumer ce qu'elle ressentait. Une mère bien éprouvée.*

**Sources : Louis de Villefosse : Souvenirs d'un marin de la France Libre.**

## La campagnes des Alpes occidentales

Par Laurent Huchard

Membre actif du forum sous le pseudo de *Laurentmiltonien*, Laurent Huchard nous livre pour son premier article un thème aussi intéressant que méconnu : la campagne des Alpes conduite par les troupes Italiennes en 1940



*Le Marechal Badoglio lit les conditions de l'Armistice au General Huntzinger (DR)*

*A la date du 11 juin 1940, quand les opérations commencèrent contre la France dans le secteur des Alpes occidentales, 4 divisions alpines étaient alignées dans ce secteur : La Division Taurinense en première ligne, le long de la frontière à la naissance de la Dora Baltea et de ses affluents. La Division Tridentina en seconde ligne dans la même vallée, renforcée de bataillons alpins Valle constitués à l'acte de mobilisation. En réserve les Divisions Pusteria et Cuneense, respectivement dans le Val Tanaro, entre Garessio et Ornea, et dans le Valle Dei Gessi, entre Borgo San Dalmazzo et Caraglio. Ces unités faisaient partie du groupe d'armées Ouest, sous le commandement du Prince du Piémont, groupe fort de 315 000 hommes et alignées sur tout le long de la frontière.*

Bien que les troupes italiennes fussent numériquement prépondérantes, comparées à celles adverses (L'armée des Alpes, commandée par le général Orly, ne dépassait pas les 200 000 hommes), les conditions dans lesquelles elles furent appelées à opérer étaient plutôt précaires et préjudiciables dès le début. La préparation et la cohésion étaient affaiblies par les retards et les incertitudes avec lesquelles avait été préparé le plan de mobilisation. En décembre 1939 Mussolini avait donné l'ordre d'appeler aux armes un million d'hommes pour l'été 1940 et dans les mois successifs de février et mars étaient appelées les recrues du second et troisième trimestre 1919 et la classe 1920 entière mais le nombre des officiers et des sous-officiers du SPE (Service Permanent Effectif) était trop faible pour garantir l'entraînement et l'encadrement des nouveaux enrôlés. Au printemps les meilleurs éléments des cadres (officiers subalternes, sous-officiers, hommes du rang) furent soustraits aux unités mobilisées et envoyés pour instruire les recrues qui affluaient aux dépôts, « mais les exigences du déploiement survenues, le programme d'entraînement, dont l'accomplissement était prévu pour la mi-juillet, dut s'interrompre ». Il s'avère qu'au déclenchement des hostilités le contingent sous les armes « était seulement pour un tiers constitué de personnel suffisamment instruit et préparé. Les deux autres tiers composés de personnels aptes rappelés en urgence et donc privés d'une instruction moderne, ou de recrues entraînées individuellement aux dépôts, mais pas encore organisées en unité avec leurs compagnons d'armes plus âgés, et en grande partie ignares des nouveaux moyens belliqueux ». Par classe (de 1909 à 1920), des détachements hétérogènes se retrouvèrent employés ainsi, sous les ordres d'officiers insuffisants en nombre ou bien rappelés du service actif sans cours de recyclage : le cas typique des onze bataillons alpins Valle assignés à la première armée, dans lesquels, à la date du 1<sup>er</sup> mai, se trouvaient seulement 32 officiers du SPE.

A la déficience des cadres s'ajoutaient celles des matériels et des moyens de transport, assignés à l'échelle de 50% aux organismes de mobilisations. Pendant ce temps la couverture aérienne se montrait inadéquate parce que les escadrilles jetées sur la zone à la veille des opérations disposaient d'appareils démodés, avec un armement et un équipement de bord incomplet (des cinq escadrilles affectées à la première armée, à la date du 5 juin, une n'était pas encore arrivée sur zone, deux étaient tout à fait inopérantes et deux seulement efficaces partiellement). L'état d'esprit des soldats n'était pas meilleur ; l'opinion publique, comme le signalaient les rapports inquiets de la police politique de Mussolini, ne voulait pas la guerre et surtout elle ne voulait pas la faire aux côtés de l'Allemagne. Dans un de ces rapports on lit que « l'état d'esprit du pays et de la troupe est tel qu'il ne peut apporter reconfort et consolation. On doit constater le manque d'enthousiasme de la part de la majeure partie des troupes et de la population.

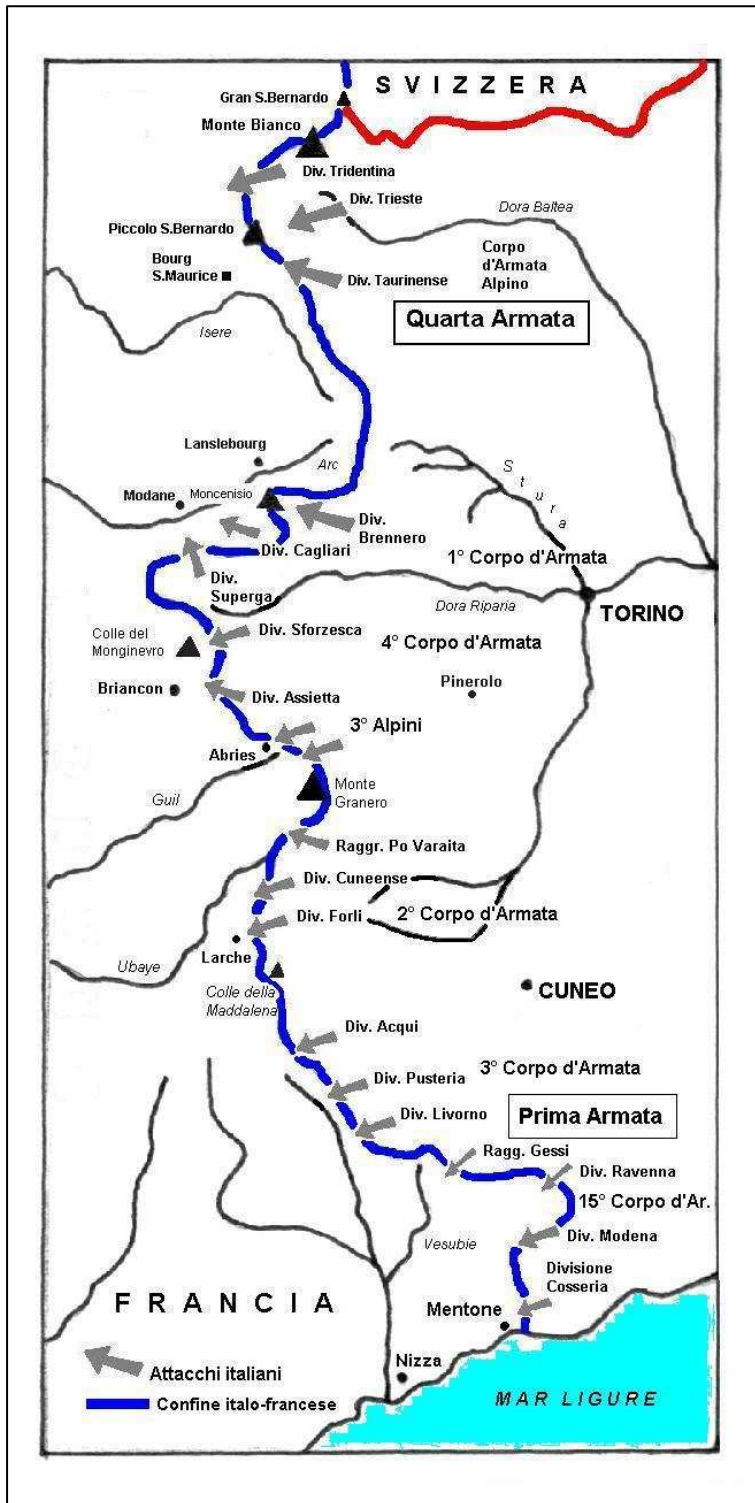


Partout on se répète le monotone refrain en espérant partir en permission ou être réformé ». Pour les Alpini, particulièrement pour ceux d'origine piémontaise, le malaise était perceptible à cause des répercussions économiques et sociales de la guerre sur la population civile. Les plans d'évacuation avaient provoqué l'abandon forcé de nombreuses communes frontalières (Bardonecchia, Oulx, Clavière, Cesana de la province de Turin, Ceresole Reale, Courmayeur, Pré-Saint-Didier, La Thuile, Valgrisanche de la province du Val d'Aoste et presque toutes les villes habitées du Val du Cuneese). L'effet démoralisant de cette masse de personnes qui descendaient les vals, pendant que les soldats les remontaient, était visible : « Ici à Costigliole, écrivait le 13 juin l'alpino Gonella di Ceva, j'ai assisté, chère maman, à des choses émouvantes qui nous déchirent le cœur. Depuis deux jours, d'immenses colonnes de réfugiés en

provenance des villes proches des frontières arrivent ici puis ils sont envoyés au fur et à mesure dans des trains. Je n'ai jamais vu de scènes aussi émouvantes et je prie Dieu de ne plus jamais en revoir. Des personnes âgées qui se traînent avec peine, des femmes avec des enfants pour la plupart en lange. Toutes les femmes ont les yeux rougis par les pleurs, les pauvres, d'avoir abandonné leurs maisons, leurs bêtes, tout ». Le 16 juin, l'alpino Lorenzo Muglieris de Peveragno remarquait que « les habitants avaient reçu l'ordre de partir. Les veaux à lait ont été tous vendus en dessous de cinquante lires, les chevreaux de six à dix lires par tête, même les quelques vaches ont été vendues à très bas prix. On avait de la compassion en voyant tous ces gens partir ».

Cette troupe, mal entraînée et mal équipée, était privée de motivations idéales dans une guerre voulue par le régime et non par la nation. Cela s'opposait à un système défensif de premier ordre, favorisé par la configuration du terrain, et à la profondeur de la face alpine française. Forte d'un complexe de plus de quatre cents fortifications, desservies par un excellent réseau routier et ferré : « les dispositifs défensifs consistaient en de complexes fortifiés, en majorité modernes ou modernisés placés pour barrer les vals ou, dans quelques cas, les carrefours montagneux importants. [...] Entre la ligne fortifiée et la frontière était disposé un système d'avant-postes et des casemates pour les mitrailleuses, intégré dans des positions provisoires et des postes de campagne, situé à des endroits qui interdisaient les passages de frontière ou, plus souvent, en contrôlaient les débouchés. Ces fortifications étaient pour la plupart établies de façon à ne pas être localisées et donc faciliter l'effet de surprise contre l'assaillant ».

Une grande disponibilité de moyens était nécessaire contre ce déploiement défensif en altitude : de l'artillerie de longue portée pour le tir en cas de percée, des armes d'infanterie à tir tendu pour les meurtrières, une abondante dotation en lance-flammes pour l'aveuglement des ouvrages, des charges explosives pour les entrées et l'armement des fortifications, des avions de bombardements pour les attaques en piqué, des détachements de destructions spécifiquement entraînés.



Carte du front (DR)

Surtout, une méticuleuse préparation aurait été nécessaire, avec des informations détaillées et conséquentes sur les préparatifs défensifs adverses et sur la disposition des troupes assaillantes. La campagne de France se déroulait dans une atmosphère confuse par les ordres et les contre-ordres dictés par l'urgence politique, sans plan préétabli et sans le matériel nécessaire, des improvisations alternatives, et, les risques qu'une durée prolongée du conflit pouvant probablement entraîner une défaite. Le plan stratégique, sur lequel était fondé la préparation italienne, se conformait au critère défensif : « garantir dans un premier temps l'inviolabilité de la frontière occidentale, pour que dans un second temps l'armée fût capable d'effectuer des actions offensives sur d'autres théâtres d'opérations ».

A la fin d'avril 1939, l'état-major ordonna de réaliser des études détaillées pour des actions offensives correspondantes aux principaux axes opérationnels de la frontière occidentale. Toutefois les prédispositions, qui précédèrent et accompagnèrent la déclaration de guerre de l'Italie, furent telles, que les autorités retinrent, qu'au moins sur le principe, elles ne sortiraient pas d'une conduite strictement défensive. C'est selon ce critère qu'avait été établi le déploiement des grandes unités. Le 7 juin le chef d'état-major de l'armée, le Maréchal d'Italie Graziani, avait en fait communiqué au commandement du groupe d'armées ouest que « *en cas d'hostilité, nous devons maintenir face à la France une conduite absolument défensive, sur terre comme dans les airs. En conséquence il est confirmé que sans ordre de mon état-major, aucune action outre frontière ne devra être entreprise et aucune unité, ou détachement, ne devra franchir matériellement cette frontière* ».

La guerre commença ainsi, avec un plan opérationnel qui ne prévoyait pas de déploiement offensif, mais seulement un stationnement de troupe le long de la frontière dans le but dissuasif d'induire la France à des concessions territoriales. Le projet de Mussolini, fondé sur l'hypothèse d'une éminente reddition des français face à l'avance allemande, se heurta à la résistance décidée de l'armée des Alpes : du 11 au 14 juin des détachements français s'engagèrent au combat contre quelques unités alpines, parmi lesquelles le bataillon Intra qui subit les premières pertes de la seconde guerre mondiale. Le gouvernement fasciste fut contraint à un premier changement de programme, et, le 14 juin, un télégramme de Graziani faisait savoir que « *étant donnée la situation générale et en vue de son possible développement, il est nécessaire de procéder à de petites actions offensives afin d'accrocher les troupes adverses, de maintenir l'état d'esprit belliqueux de nos troupes et de mieux les préparer moralement et techniquement pour de futures opérations plus vastes* ».



A droite, Chasseur Alpin Français en tenue de camouflage (DR)

Le passage du déploiement défensif à celui offensif était pour le moment exclu, parce que la diplomatie fasciste espérait obtenir d'Hitler la reconnaissance de cobelligérant en vertu seulement de la déclaration de guerre. Mais le refus du dirigeant nazi, annoncé le 15 juin, de faire participer des troupes italiennes aux opérations allemandes contre la France, poussait Mussolini à prendre l'initiative et à ordonner l'attaque sur tout le théâtre alpin pour le 18 juin ; bien qu'il fût unanimement reconnu que vingt cinq jours étaient indispensables pour passer de la défensive à l'offensive. Ainsi les télégrammes de Graziani du 16 juin ordonnaient l'action sur les axes Piccolo San Bernardo, Col de la Maddalena et de la Riviera. Nouveau contre ordre le 17 parce que la France avait demandé de conclure un armistice et Mussolini était invité à Munich par Hitler : « *Les hostilités contre la France, ordonnait Graziani le soir du 17, sont suspendues dès la réception de l'ordre présent. La préparation pour les opérations caractéristiques du groupe Ouest continue au même rythme* ».

La décision définitive de l'assaut fut prise le 19, après que Hitler eut refusé lors des colloques de Munich de mener les pourparlers d'armistice conjointement avec l'Italie d'une voix unique. « *Demain, 21 juin* » disait l'ordre n°2329 du SMER, « *l'assaut commencera à 3h, la première et quatrième armées attaqueront pleinement sur tout le front* ». Faldella commente : « *brusquement, les armées italiennes se retrouvèrent contraintes de lancer une offensive qui n'avait pas été préparée, contre une organisation défensive en pleine efficacité. Les commandements italiens, à tous les échelons, manquèrent d'un minimum de temps indispensable pour organiser l'offensive.* »

*Les divisions alpines Tridentina, Cuneense et Pusteria, qui étaient encore dans des localités en arrière, durent rejoindre leurs positions de départ sur la ligne de front pour l'offensive. En toute hâte, elles effectuèrent, spécialement la Pusteria, des marches de transfert longues et pénibles. Elles rejoignirent leurs destinations fatiguées, sans avoir le temps nécessaire pour s'orienter sur le terrain sur lequel elles devaient agir ».*

A cela s'ajoute que le déploiement de l'artillerie, basé sur le plan défensif, restait en arrière : « les batteries pour la plupart, étaient positionnées par rapport aux premiers objectifs, à la limite de leurs portées. Les fortifications ennemies avancées étaient aussi hors de portée. Il était pourtant impossible des les neutraliser autrement, d'autant plus que les conditions atmosphériques empêchaient le concours de l'aviation. Aussi par l'insuffisance du réseau routier, il était impossible de faire prendre position à de nombreuses batteries les jours suivants l'offensive. Pour toutes les divisions, les conditions indispensables manquèrent pour organiser les manœuvres au feu ».



*A gauche, passage de San Bernardo (DR)*

Si ces considérations ne désresponsabilisent pas les hauts responsables militaires, faibles et soumis face aux indications contradictoires de Mussolini (« un état-major qui est conscient de ses devoirs » comme il est justement remarqué « lève le doigt devant le pouvoir politique quand il est convaincu qu'une erreur militaire prend forme »), par contre elles servent à expliquer les difficultés dans lesquelles se déplacèrent les troupes, les risques auxquels elles furent exposés, les pertes qu'elles subirent.

Le plan des opérations assignait au Corps d'armée alpin la tâche de se jeter dans le Tarantasia, exerçant l'effort principal sur l'unique axe carrossable : Piccolo San Bernardo-Bourg St. Maurice. En détail, le projet de manœuvre prévoyait « une action centrale, chevauchant le passage, d'une part une colonne constituée de la Division Taurinense, avec l'objectif Bourg St. Maurice ; une action sur l'aile droite, sur l'axe Col de la Seigne-Col du Bonhomme-Beaufort, confiée à une colonne de la Division Tridentina. Une action secondaire sur l'aile gauche, par la Valgrisanche confiée au quatrième groupe alpin ». Les deux autres divisions alpines avaient pour tâche de pénétrer dans le secteur d'opération Maira-Po-Stura.

Dans des conditions atmosphériques défavorables malgré la saison (pluie dans la région préalpine, neige et même tourmente sur les passages, brouillards épais dans les vallées outre frontière), l'avancée se développa par des actions préliminaires complexes pour dépasser la zone d'avant-postes, des actions basées sur l'infiltration, fondées sur l'astuce et la surprise, et, confiées à de petites formations (pelotons, compagnies, bataillons). C'était la tactique qui exaltait les caractéristiques des troupes alpines, les résultats obtenus lors de la campagne sont dus aux alpinis. Les Divisions Taurinense et Tridentina réussirent à dépasser les barrages défensifs et dans la journée du 24 juin elles avaient pris contact avec les positions de l'artillerie de Bourg St. Maurice, l'objectif initial des opérations. Dans cette avancée, l'action du bataillon Val Cordevole fut remarquable, qui « descendit du Col du Mont, précédé du peloton Arditi et avec un autre peloton descendit du Col Sachère. Protégé, en intermittence, par la neige, l'unité rejoignit rapidement le fond de la vallée, où elle resta à découvert pris pour cible par les mitrailleuses et l'artillerie. Malgré cela elle avança, éliminant la résistance sporadique. Après avoir dépassée trois barrages successifs, parce que les passages dans les réseaux de barbelé n'étaient pas condamnés, l'unité atteignit La Motte à la tombée de la nuit. Après l'armistice un officier français déclara que les défenseurs s'étaient laissés surprendre car ils attendaient l'assaut en amont et ne le considéraient pas possible du fond de la vallée ». Les actions du bataillon Susa dans le secteur de Moncenisio furent conduites avec la même détermination. L'objectif était de quitter le Monte Roccimelone et pour le glacier éponyme, descendre à travers la vallée Ribon du val de l'Arc, contournant ainsi les positions défensives françaises du Col de Moncenisio : « les français ne s'attendaient pas à une attaque en provenance d'une zone aussi escarpée et en conséquence la colonne surpassa le 21 juin les difficultés inhérentes du parcours sur le glacier, rejoignit la vallée du Ribon après douze heures de marche dans la tempête. D'après les déclarations d'un officier français il s'avère que considérant invraisemblable qu'une colonne puisse descendre le glacier du Roccamelone, les observateurs qui l'aperçurent pensèrent qu'il s'agissait de troupes françaises. Ainsi le fort de la Petite Turra, qui était en mesure d'ouvrir le feu très efficacement contre la colonne, négligea de le faire ».

Les opérations dans les autres secteurs furent moins chanceuses. Au moment de l'ordre d'attaque les unités étaient déployées à distance conséquente de la frontière et durent donc supporter de fatigantes marches d'approche, alors que les français préparaient au mieux leurs systèmes défensifs. La Division Cuneense commença l'offensive seulement le 22 juin, la Pusteria le 23.





Dans la journée du 24, suite à la demande d'armistice faite au nom de la France par le Maréchal Pétain, les opérations furent suspendues à partir du 25 juin à une heure vingt-cinq et la campagne entière touchait à son terme seulement après quatre jours de combats effectifs. Les troupes italiennes avaient pénétrées sur le territoire français dans le secteur septentrional du déploiement, et pris position légèrement au-delà de la frontière dans le secteur méridional.

Quelle aurait été l'issue de l'affrontement si l'armistice ne l'avait pas interrompu à sa naissance ? Les actions conduites du 21 au 24 juin avaient permis aux alpini de dépasser la position des avant-postes et de prendre contact avec celle de résistance. Les actions d'infiltrations menées au milieu de la neige et de la tempête s'étaient révélées efficaces. Les pertes n'avaient pas été graves, du moins comparables en rien aux combats de montagne de la guerre 1915-1918. Toutefois il est certain que « sur les positions atteintes à une heure vingt-cinq le 25 juin, un temps d'arrêt aurait été nécessaire pour porter en avant l'appareil offensif et pour installer le service du train et enfin pour éliminer de nos arrières ou sur nos flancs les résidus de résistance de l'adversaire ». En considérant le manque d'efficacité de la machine de guerre créée par le fascisme, l'inadéquation du matériel et du système logistique, l'efficacité des positions défensives françaises extrêmes, il est probable que l'issue aurait été incertaine et lente. Comme l'a observé l'historien Rochat, « l'agression faite à la France en juin 1940, conduite désastreusement sur le plan militaire, procura à Mussolini des gains territoriaux certainement supérieurs aux risques courus ».

*A gauche, Chasseur Alpin rochassier (DR)*

Il restait aux alpini comme tribut un sacrifice payé aux ambitions du régime (parmi les deux mille cent cinquante gelés par manque d'équipement adéquat, beaucoup étaient alpini), mais aussi le témoignage de la capacité d'adaptation, en peu de jours d'épreuve, à un type de guerre parmi les plus difficiles, peut-être le plus difficile, entre ceux qu'on puisse affronter en Europe.



*Insigne de la Division Taurinense*

## Deux exploits de la résistance Belge

Par Prosper Vandembroucke

Le 4 juillet 1941 Léon Divoy et Michel Donnet (*ce dernier devait devenir Lieutenant Général Aviateur*) réussissent à faire décoller d'un pré de la Forêt de Soignes un avion de tourisme. L'appareil, qui appartenait à Thierry d'Huart, était bloqué au sol. Le coup du 4 juillet est peut-être la réussite la plus extraordinaire de l'évasion individuelle. On l'a raconté ailleurs mais un coup de chapeau de plus au débit de cet article n'est que très largement mérité. Que ces deux sous-officiers de la Force Aérienne belge aient réussi à remettre ce petit appareil de tourisme en ordre de marche, à l'essayer, c'est-à-dire à faire tourner bruyamment ses moteurs à quelques dizaines de mètres d'un poste allemand de surveillance, n'est qu'un des aspects de cette réussite. L'autre est d'avoir échappé, en volant au ras du sol, à toute une série de contrôles et de n'avoir pas fait lever la chasse allemande qui n'eût pas manqué - et elle aurait eu raison - d'abattre le petit appareil de tourisme. Mais qu'à l'aube du 5 juillet le petit appareil et ses deux passagers se soient posés en Angleterre, en ayant, avec la même bonne fortune, échappé à tous les contrôles dressés au long des côtes britanniques pour prévenir une tentative quelconque de débarquement, est quelque chose de plus extraordinaire encore. Il fallut d'ailleurs un certain nombre d'heures aux responsables de la Sécurité Britannique pour accepter l'explication - la seule possible d'ailleurs - de l'arrivée des deux hommes.

L'exploit que je vais vous raconter est d'un tout autre ordre. Il met en lumière un groupe de résistants qui s'inscrit très mal dans les catégories dont on a dit déjà qu'elles relevaient davantage de l'organigramme des services alliés et belges de Londres que de la réalité active de la Résistance. Le groupe Athos est rattaché au service Zéro. Ses fondateurs, le parachutiste Jean Cornez, qui sera fusillé pendant l'hiver 1942, Fernand Cannoot, responsable de l'ensemble, Edouard Cuvelier, René Mampuy, qui a eu des responsabilités dans le 2<sup>ème</sup> Bureau de l'état-major belge,

et André Moyen, qui est le chef du groupe d'intervention de Athos, auraient tout aussi bien pu l'inscrire à l'inventaire de la Résistance armée ou des services de sabotage. En fait, ils se sont camouflés dans les services de surveillance des fraudes en matière de ravitaillement, qui dépendaient administrativement du Ministère de l'Agriculture et d'une coopération mise sur pied en marge de cette administration, et non sans quelques infiltrations discutables au bénéfice de la collaboration.


**Oberfeld-/ Feldkommandantur**

Oberfeldkommandantur Moos  
Nebenstelle Namur  
9, Rue de l'Ouvrage

**Bescheinigung Gruppe A Nr. 18/  
über Freistellung vom Arbeitseinsatz im Reich**

Der ..... (Name) ..... (Vorname) .....  
geb am ..... in ..... Nr. ....  
Identitätskarte der Gemeinde .....  
ist auf Grund seiner Tätigkeit als .....

bei .....  
von einer Dienstverpflichtung für Arbeiten im Reich freigestellt.  
Diese Bescheinigung gilt nur in Verbindung mit der Identitätskarte.  
Sie verliert ihre Gültigkeit bei Aufgabe der Arbeit



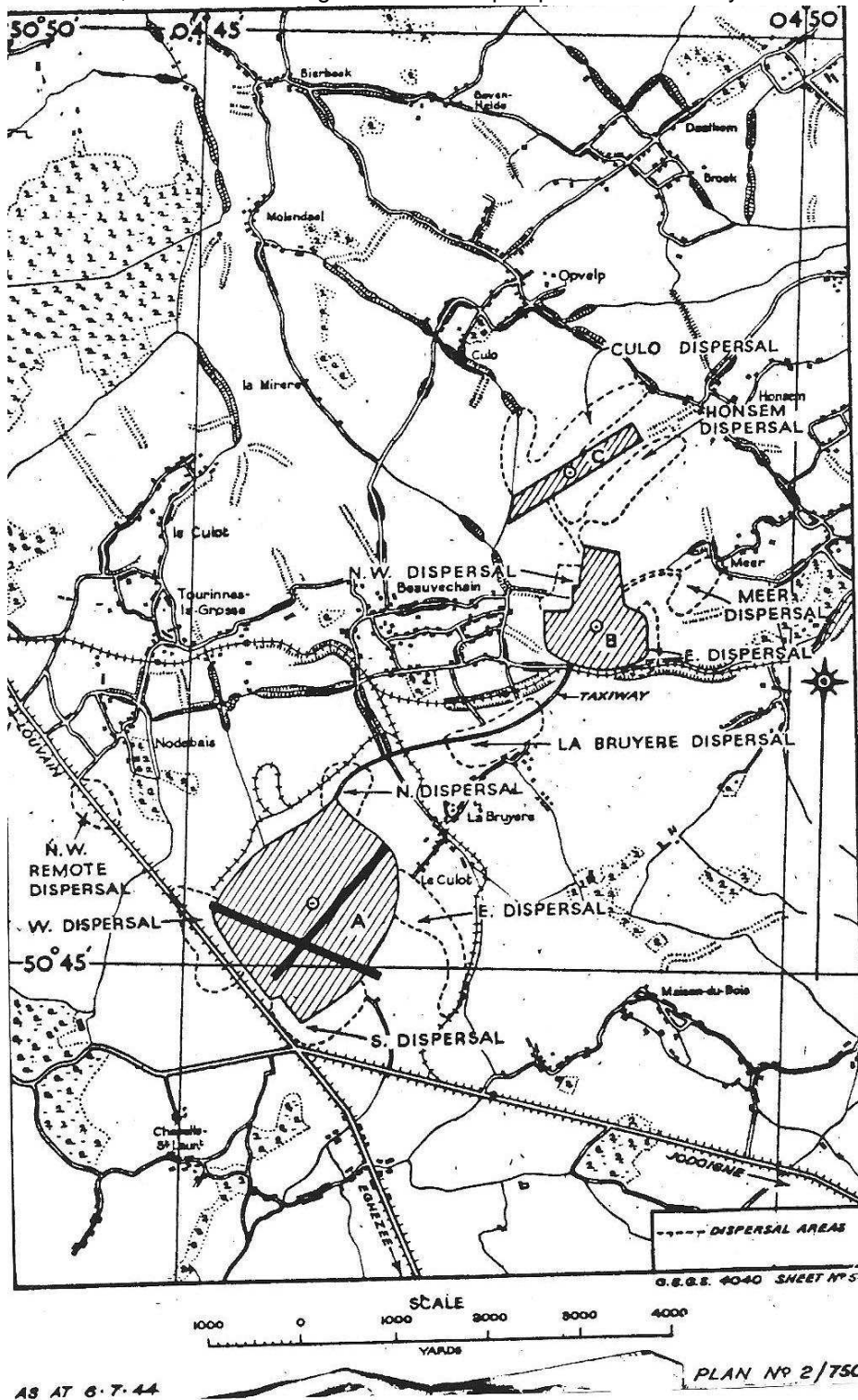
Für Nachträge der Werbestelle

--	--	--	--	--

Document allemand vierge utilisé par  
le groupe Athos



Fernand Cannoot (Athos) et André Moyen (Capitaine Freddy) sont dans la Résistance belge des hommes pas comme les autres. Manipulant facilement pistolets et carabines, disposant de véhicules portant les plaques du Ministère de l'Agriculture, ils rendront à un certain nombre d'autres mouvements de signalés services, assumant des missions de sécurité, mettant fin aux agissements de quelques mauvais citoyens et de traîtres infiltrés par les polices d'occupation,



s'étant rendus coupables de coups de mains sur des centres de timbres de ravitaillement ou même sur les coffres-forts de certains bureaux de poste. Les deux récits que je relaterais ici ne sont certainement pas les exploits les plus importants ni de Athos ni du Capitaine Freddy. En revanche, ils sont peut-être parmi ceux qui expriment le mieux une certaine forme de refus de l'occupation et une volonté de participer à la libération de la patrie. Au carrefour de Menuchenet, près de Bouillon, l'armée allemande a installé très rapidement un important centre de radiocommunications. A cinq kilomètres à la ronde, tout ce qui approche du carrefour a été vidé.. Plus de fermes, plus d'exploitations agricoles, plus d'habitations. Menuchenet, est un élément du dispositif de protection de la Ruhr et du sud de l'Allemagne contre les raids de bombardiers alliés qui se font de plus en plus destructeurs. À la fin de la guerre, ils donneront au Général Eisenhower le contrôle presque absolu du ciel allemand. Au moment où nous sommes, c'est-à-dire en 1943, Menuchenet est exactement sur le trajet des bombardiers qui se dirigent vers leurs objectifs militaires dans le sud du Reich.

*A gauche, carte établie par les alliés grâce aux renseignements de la résistance Belge*

A soixante kilomètres de là, une sous-station installée à Sart-Saint-Laurent avise Menuchenet de l'approche des escadres aériennes britanniques ou américaines.

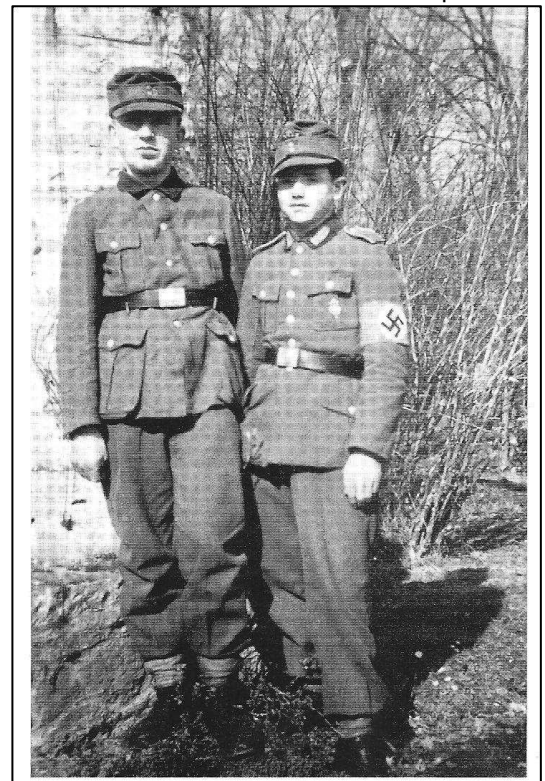
Aussitôt tout l'appareil de défense anti-

aérienne ou de camouflage est alerté. Le chef du secteur Athos pour la région est l'instituteur de Nahomé, Norbert Mohy, dont le nom de guerre est Noël.



Noël est un surprenant observateur. Sa formation pédagogique l'a amené à être dans ses rapports concis, précis et détaillé. Or, il a réussi à faire engager une équipe de travailleurs aux alentours de la station de télécommunications. Ainsi Athos est-il en possession d'un plan détaillé de Menuchenet et de son appareillage. En avril 1943 parvient à Freddy un rapport de Noël indiquant une découverte prometteuse. Les tuyaux d'évacuation d'eau de la base ont été ainsi conçus et disposés qu'il n'est pas impossible à un homme de s'y glisser. Tout aussitôt des mesures d'entraînement sont prises. On concentre des explosifs dans les environs. Marcel-Hubert Grégoire, qui fut dans le sud-est du pays un résistant auquel justice n'a pas été rendue, remplit son side-car de T.N.T. et passe tranquillement un contrôle allemand pour l'apporter à Noël. Il faut savoir que les hommes d'Athos ont mis de leur côté beaucoup de "chances ". Avec l'aide du contremaître de l'imprimerie Duculot à Gembloux, ils ont constitué un jeu de faux papiers que l'œil pourtant averti des policiers n'arrive pas à déceler. Même les documents imprimés sur un fond spécial, très difficile à imiter, sortent à la perfection des mains d'Armand Houard, ce contremaître bossu et héroïque. Des ports d'armes, des permis de circulation de nuit, des feuilles de timbres de ravitaillement résistent ainsi à tous les contrôles. Mais Athos ne s'en est pas contenté. Il a créé lisez bien ceci et vous découvrirez l'une des plus énormes audaces de ce groupe de résistants - Il a créé une " Speziale Polizei " auprès du commandant militaire du pays occupé. Cette police spéciale, munie de documents abondamment cachetés pouvant accorder une autonomie d'action à peu près complète et l'autorisation d'être armé, cette police, tout simplement, n'existe pas. Mais dans l'enchevêtrement des services d'occupation et des autorités de toutes sortes qui rivalisent et dont les compétences se chevauchent, jamais, semble-t-il, un membre d'une autre police ou un membre de l'armée n'a conçu le moindre doute quant à l'existence de la " Speziale Polizei ", dont les agents n'étaient autres que les hommes du commando du Capitaine Freddy.

*A droite : deux très jeunes membres du RAD (Reich Arbeit Dienst) posent pour la postérité. Ils sont affectés à une unité de Flak de la région de Beauvechain.*



C'est à ces hommes-là, évidemment, que l'opération de Menuchenet va être confiée. On leur remet, outre le T.N.T., deux crayons à retardement susceptibles de mettre le feu à tout ce qui les entoure. Ces crayons, un agent d'un autre réseau, - car on s'entraide dans la Résistance, même si ces entorses aux cloisonnements de sécurité comportent des risques graves -, le réseau Boucle, les a remis à Freddy. Ce dernier se rend régulièrement dans l'imprimerie de la rue du Houblon à Bruxelles où s'impriment chaque jour un certain nombre de périodiques à la solde de l'occupant. Un autre brillant résistant, Jardini, adjoint du chef du réseau Boucle, l'y accueille et assure de précieuses liaisons. C'est ainsi que ce mois d'avril 1943, un des hommes d'Athos s'introduit dans les tuyaux d'évacuation d'eau de la base ennemie de Menuchenet. Il débouche sans difficulté au cœur même de la base en ayant passé sous tous les postes de contrôle. Il n'a plus qu'à soulever une taque qui ferme la chambre de visite des tuyaux amenant l'eau. A sa droite se trouvent les tableaux de contrôle de l'appareillage de télécommunication. A sa gauche, la cabine à haute tension de la base. Le T.N.T. de Marcel-Hubert Grégoire, les crayons incendiaires à retardement de Jardini sont déposés à l'endroit le plus indiqué qu'aucune imagination de résistant eût pu rêver. L'explosion a lieu. La base est hors d'usage pendant un délai que les autorités d'occupation n'ont pu raccourcir, étant donné l'urgence, qu'en amenant de Charleville une génératrice de secours. Mais le coup était à ce point impensable et la responsabilité des préposés à la sécurité de Menuchenet se trouvait à ce point engagée que l'affaire fut étouffée. Il n'y a pas eu de représailles. Très probablement même, le rapport sur "l'accident" n'a pas dû dépasser une autorité relativement proche et subalterne. Par contre un rapport sur le même sujet, modeste, précis et concis, émanant de Noël et rédigé de sa belle écriture d'instituteur, sera déposé à "l'imagerie de Notre-Dame" à Bertrix, où se trouve la boîte aux lettres de Athos acheminant le courrier vers les responsables du groupement et vers les services de Londres, où l'on n'y croira d'ailleurs qu'à moitié.

Car à Londres on est sceptique. On doute souvent, plus souvent qu'il ne faudrait, de la capacité de la Résistance à réussir des opérations aussi efficaces. Le deuxième récit qui trouve sa place ici baigne dans le même scepticisme. Nous sommes en novembre 1943 et à Beauvechain. Située à proximité de Wavre, de Louvain et de Jodoigne, Beauvechain est une importante base aérienne d'où décollent des Messerschmitt 110. Ces anciens chasseurs bombardiers ne sont plus opérationnels. Ils ont été équipés en avions de surveillance. Pendant la période où ils étaient opérationnels, Athos avait d'ailleurs réussi à faire engager quelques-uns de ses hommes dans les équipes d'entretien de la base, en sorte que Londres recevait régulièrement des rapports sur l'état des appareils lors de leur retour des opérations sur la Grande-Bretagne, et sur leur capacité de reprendre le chemin de l'île assiégée. En 1943 apparaissent à Beauvechain des appareils qu'Athos connaît. Il s'agit de radars de vols destinés à équiper certains Me110. Ces radars portent le nom de code de Salzburg. Ils ont été inventés par un ingénieur tchèque anti-nazi qui travaille dans les usines Philips d'Aix-la-Chapelle et avec lequel Athos a certains contacts. Rapports et documents sont préparés à l'intention de Londres. Ils vont partir par la voie habituelle, c'est-à-dire qu'ils seront envoyés vers un appartement secret de la place Meiser à Bruxelles où le Service Zéro rassemble des documents destinés à ce qu'on appelle l'Intelligence Service. Après un tri auquel participe René Mampuy, les rapports filmés et dépelliculés sont emportés vers les Pyrénées. Les plus importants sont éventuellement résumés par un message codé que l'un des "pianistes" de Zéro en Belgique ou en France transmet en priorité à l'état-major allié. Le lecteur sait à peu près ce qui va arriver. Ce qui d'ailleurs est fréquent, explicable et parfois justifié. Londres ne perd pas un moment pour inviter Zéro et Athos à s'occuper de choses sérieuses et à ne pas se laisser offrir des informations qui ne peuvent qu'être le fruit d'une campagne d'intoxication du contre-espionnage ennemi. Pour les spécialistes alliés, ce genre de radar n'est pas pensable. Le Capitaine Freddy et ses hommes ne sont pas du genre à se laisser facilement décourager. On reprend l'enquête à son point de départ. Les Messerschmitt et leur radar deviennent un objectif prioritaire. Au sein de cette priorité le commandant de la base de Beauvechain est lui aussi une priorité.. Que Londres jusqu'ici ignore. C'est un personnage de roman policier, buveur, coureur de filles. Il est exactement cette caricature de l'adversaire facile à manipuler et à intoxiquer, auquel les auteurs de romans policiers recourent pour sortir des impasses et des suspenses que leur imagination a échafaudés. Notre homme est de plus un Allemand des Sudètes qui n'est pas du tout nazi. En échange de pas mal de facilités qui lui sont apportées, il devient un agent du commando du capitaine Freddy. Cette fois les précisions transmises à Londres ne permettent plus de doute. Elles ont été vérifiées par deux agents particulièrement qualifiés. L'un, René Hofman est un technicien d'aérodrome. L'autre, M. Jacquet, sera, après la guerre, l'un des responsables de l'aéroport national de Zaventem-Bruxelles. L'intervention de ces techniciens et la précision du deuxième rapport qui parvient à Londres vaut cette fois à Zéro, à Athos et au commando de Freddy de chaleureuses félicitations et une invitation très insistante à faire parvenir à l'état-major de la Royal Air Force de nouveaux rapports sur les radars "Salzburg". On a été piqué au vif chez Athos par le scepticisme des premières réponses de Londres. Aussi propose-t-on tout simplement de voler l'un des Messerschmitt équipé de son radar. Miracle. Londres que ce "Salzburg" inquiète fort, ne dit plus non. Au contraire, on annonce le parachutage et l'arrivée de deux experts de la R.A.F. La ligne d'évacuation "Comète" sera associée à l'opération. Athos et Comète ont deux brillants agents de liaison. L'un est Ernest Marchal surnommé "Signal" parce qu'il a réalisé le faux numéro de la revue de propagande allemande du même nom. L'autre est d'ailleurs le principal artisan du " Faux Soir ", Marc Aubrion. Athos a été équipé par leurs soins de ces nouveaux appareils S. Phone qui permettent une véritable conversation entre le sol et un avion. Ainsi, un beau matin de décembre 1943, sont parachutés à Piétrebais en Brabant-Wallon un Canadien et un Néo-zélandais qui ont accepté la mission de faire décoller le Messerschmitt 110 attendu à Londres. Il y a une difficulté. Quand on dit qu'il y en a une, on ferait mieux de dire qu'il y en a beaucoup. Mais celle-ci est sérieuse. Les moteurs de cet appareil doivent "chauffer" pendant près d'une heure avant qu'on puisse le faire décoller. Et il n'est pas aisé de faire "chauffer un moteur" sans que cela s'entende ! Qu'à cela ne tienne. Le commandant de Beauvechain, qui sent venir la fin de la guerre et dont l'anti-nazisme s'exaspère, ne refuse pas de disposer, une certaine nuit, autour de l'un des Messerschmitt qui aura été "mis à chauffer", un groupe de ses hommes prêts à ne pas s'opposer au coup de main préparé.

## La libération de Toulouse et du secteur R4

Par Lucile Délas

*Pendant que les allemands fuyaient le territoire, la Résistance lança le début des campagnes de Libération. Dans le Nord toulousain, le mouvement de libération avait débuté à Carmaux, dès le 16 août 1944, avant que les allemands ne reçoivent l'ordre de repli. Dans la zone Nord du Tarn, les Francs-Tireurs Partisans avaient prouvé dans leur ensemble leur ardeur lors des combats du 17 juillet 1944.*

Redon, chef des F.F.I. du Tarn donna son feu vert, avec l'aval de Ravanel, pour réagir et récupérer le terrain qui avait été perdu, en prenant en compte que la garnison allemande présente à Albi était puissante. Au départ, un manque de coordination était perceptible au sein des groupes de résistants. Les F.T.P., les réseaux Vény, et le maquis Stalingrad de l'Action ouvrière de l'Aveyron contrôlèrent Carmaux. Peu de temps après, les « Vlassov », encore incorporés à la Wehrmacht, changèrent de camp et se joignirent aux côtés des maquisards, alors que les allemands combattaient dans l'école de la Croix-Haute transformée en forteresse.

Les allemands se rendirent et les résistants firent 63 prisonniers qui furent amenés à Bor-et-Bar, dans l'Aveyron, où les F.T.P. avaient établi un camp d'internement. Redon, en prévoyance de la réaction des allemands, avait fait installer un système de barrage, vers le Garric, au sein duquel il y avait un tunnel. Dans l'après-midi, une colonne allemande provenant d'Albi, affronta le groupe Lenoir. Après 6 heures de combats, alors que les maquisards du groupe Lenoir étaient sur le point de céder, des renforts de guérilleros de la 7<sup>ème</sup> brigade du Tarn - les maquis Daniel,



Baron, Antoine - arrivèrent pour apporter leur soutien. Ils purent ainsi tenir et les allemands reculèrent. Au soir du 16 août 1944, le Garric était sous contrôle de la Résistance. Le chef de la zone nord, Castang prit le soin de dynamiter les ponts et de renforcer les lieux de barrage. La défense de Carmaux était à présent une affaire départementale et la coordination entre les groupes de Résistance était bien réelle.

Dans la R 4, alors que les combats faisaient rage, les troupes allemandes avaient ordre de se replier. Les conditions de replis n'étaient pas les mêmes selon les départements. A Toulouse, avant le débarquement de Provence, différents réseaux de Résistance avaient établi un contact, notamment entre Jean-Pierre Vernant, dit *Berthier*, et le commandant Dubié

qui représentait l'Organisation de la Résistance et de l'Armée. Il existait peu de groupes armés en ville parce que les hommes avaient intégré les maquis dès le mois de juin 1944. La venue du Colonel Desfontaine au poste de commandement des Groupes Mobiles de Réserve et l'arrivée de la gendarmerie permettait un éventuel appui, qui se montrerait décisif, de 1 500 hommes armés capables de tenir une position stratégique et de s'opposer aux possibles sabotages prévus par l'ennemi. Mais les allemands encore en place avaient été alertés des dispositifs des Résistants.

Le 12 août 1944, ils désarmèrent sans difficulté les G.M.R. et les gendarmes. En même temps, la Milice renforçait ses positions dans Toulouse. Ravanel, qui pensait que l'affrontement pour la Libération de la ville était proche, ordonna (ordre d'opération du 14 août 1944) aux principales forces qu'il avait à sa disposition de commencer à se diriger vers Toulouse. Le Bataillon d'Armagnac, le maquis F.T.P. du Lot, les unités des C.F.L. des départements du Tarn, du Tarn-et-Garonne se mirent en contact avec Jean-Pierre Vernant désigné comme chef insurrectionnel destiné à lancer l'opération. Même si le débarquement n'eut lieu que le lendemain, le 15 août 1944. Ravanel, qui contestait l'appel au soulèvement jugé utopique, avait chargé Vernant de s'occuper des préparatifs. Ravanel, lui-même, avait donné l'ordre aux maquis des zones libérées du Nord du Lot, ceux qui étaient sous la direction du Colonel George, le bataillon d'Armagnac, les unités du Corps Franc Pommiès, d'aller sur Toulouse. Les résistants représentés se dénombreaient aux environs de 4000 à 5000 hommes.



Le 17 août 1944, une hypothèse fut soulevée : si les allemands s'étaient réfugiés dans une garnison à Cahors, alors les troupes d'occupation étaient toujours présentes dans les casernes toulousaines de « Compans et Caffarelli », de même que sur l'aérodrome de Blagnac. De ce fait, Ravel devait se rendre dans les maquis qui se situaient près de Toulouse comme à Saint-Sulpice-la-Pointe, Montauban, et le département du Gers. Le 18 août 1944, il tint un conseil de guerre tout près de la ville d'Auch.

Puis, les événements s'accéléchèrent. Le 19 août 1944, les troupes d'occupation, et la Milice commencèrent à évacuer Toulouse. Plus au Sud, à Muret, la poudrerie du Fauga avait été détruite de même que les postes de communications, les émetteurs radios. Ravel lança donc un appel aux réseaux de Résistance proches de Toulouse pour entrer dans la ville le 21 août 1944 au matin. Jean-Pierre Vernant raconte son entrée, avec ces troupes, ce matin-là : *« Ce matin du samedi 19, je prends contact avec les chefs de la gendarmerie pour leur renouveler les consignes d'anti-destruction. Je leur demande aussi de mettre à ma disposition une de leurs voitures pour me rendre auprès du maquis qui semble susceptible d'intervenir le plus rapidement. Franchissant les barrages grâce aux faux papiers d'inspecteur de police, nous réussissons à joindre, dans la forêt de Saint-Lys, le maquis du secteur 1, dépendant de Carovis, président du Comité Départemental de Libération. (...) C'est une unité nombreuse, bien armée et organisée, possédant un train « automobile ». Je revois encore les hommes rassemblés dans une clairière, leur enthousiasme quand je leur annonce qu'ils doivent se trouver le lendemain 20 août, à la première heure, dans Toulouse, y prendre position sur les ponts de la Garonne pour interdire le passage aux soldats allemands. À notre retour en ville, en fin d'après midi, les coups de feu claquent. Les premiers combats ont été engagés par les groupes F.T.P., la Mouvement Ouvrier Immigrés, les C.F.L., appuyés par tous ceux qui ont pu mettre la main sur une « pétoire ». Bataille surtout à la gare Matabiau qui reste finalement entre nos mains, mais attaque aussi des colonnes de camions allemands qui continuent à sillonner la ville, avenue de Lyon, aux Minimes, à Saint-Cyprien ».*



Libération du Gers (DR)

Les troupes d'occupation avaient quitté la ville seulement le 19 août 1944 au alentour de 2 heures du matin. Les Résistants combattirent dans un premier temps des groupes d'allemands en effectifs réduits qui tenaient différents ponts : pont des Minimes, Pont-Neuf, pont Saint-Michel ; ou bien le faubourg Bonnefoy. La gare Matabiau était occupée par des Résistants, ce qui bloqua les possibilités de fuites de l'ennemi, dans l'après-midi du 19 août 1944, comme on peut le lire dans le journal *Le Patriote* du 21 août 1944 : « *La gare Matabiau, fermée, entrouvre une de ses portes. Ses cheminots s'avancent au milieu de la place avec un grand drapeau tricolore ; de vieux moustachus, têtes nues, se tiennent solennellement face au drapeau, comme délégués de la révolution de 1848. Tout à coup une patrouille allemande apparaît. Un grand silence, comme un coup de vent, parcourt la place. Mais pas un assistant ne bouge, ou plutôt le groupe se resserre autour du drapeau, gravement. Va-t-on tirer sur eux ? Des jeunes ont l'air menaçants. Mais la patrouille passe avec une lenteur inquiète.* » La ville de Toulouse fut complétement libérée dès le 19 août 1944 à la fin d'une journée rude en combats.

La région du midi toulousain fut libérée sans l'intervention militaire des forces alliées. Les nouvelles autorités créées par la Résistance s'installèrent dans un enthousiasme populaire. Dans la ville de Toulouse, des maquisards affluèrent en grand nombre le 20 août 1944, mais plus encore le 21 août 1944. L'allégresse était à son comble, tout le monde profitait de cette ambiance de liesse, et de joie retrouvée. Uniquement les traîtres demeuraient rejetés, exclus. Même avec le départ des troupes d'occupation, la réalité impose sa loi. La fin des pillages n'avait pas restitué l'abondance. Le rationnement était toujours en vigueur, tandis qu'un hiver particulièrement vigoureux avait fait empirer les conditions de la vie au quotidien. Au bout de mois et de semaines, des critiques commencèrent à naître, remettant en cause les carences en ravitaillement. Ces critiques portaient préjudice à la Résistance elle-même. A la Libération, la Résistance fut victime de rumeurs et de bruits qui remontait jusqu'au gouvernement provisoire du Général De Gaulle. Le gouvernement pensait que la ville de Toulouse s'était transformée en une république communiste dite « république rouge ».



*Dépôt de gerbe à l'occasion du 62<sup>ème</sup> anniversaire de la libération de Toulouse. On distingue, au centre M. Jean Luc Moudenc, maire de la cité. DR*

Dans la R 4, les villes capitales des départements de cette zone furent libérées à peu près en même temps, profitant de la débandade des soldats allemands en fuite, mais les troupes lors leurs passages dans certains villages, comme ceux de Marsoulas ou d'Oradour-sur-Glane, commirent les pires horreurs sur la population. Le 17 août 1944, la ville de Cahors est libérée suivie par Pau le lendemain. Sur une seule et même journée, outre la ville de Toulouse, les villes d'Albi, d'Auch, de Montauban, de Foix s'auto libérèrent de tout comme les villes de Tarbes le 20 août 1944, et d'Agen le 21 août 1944.

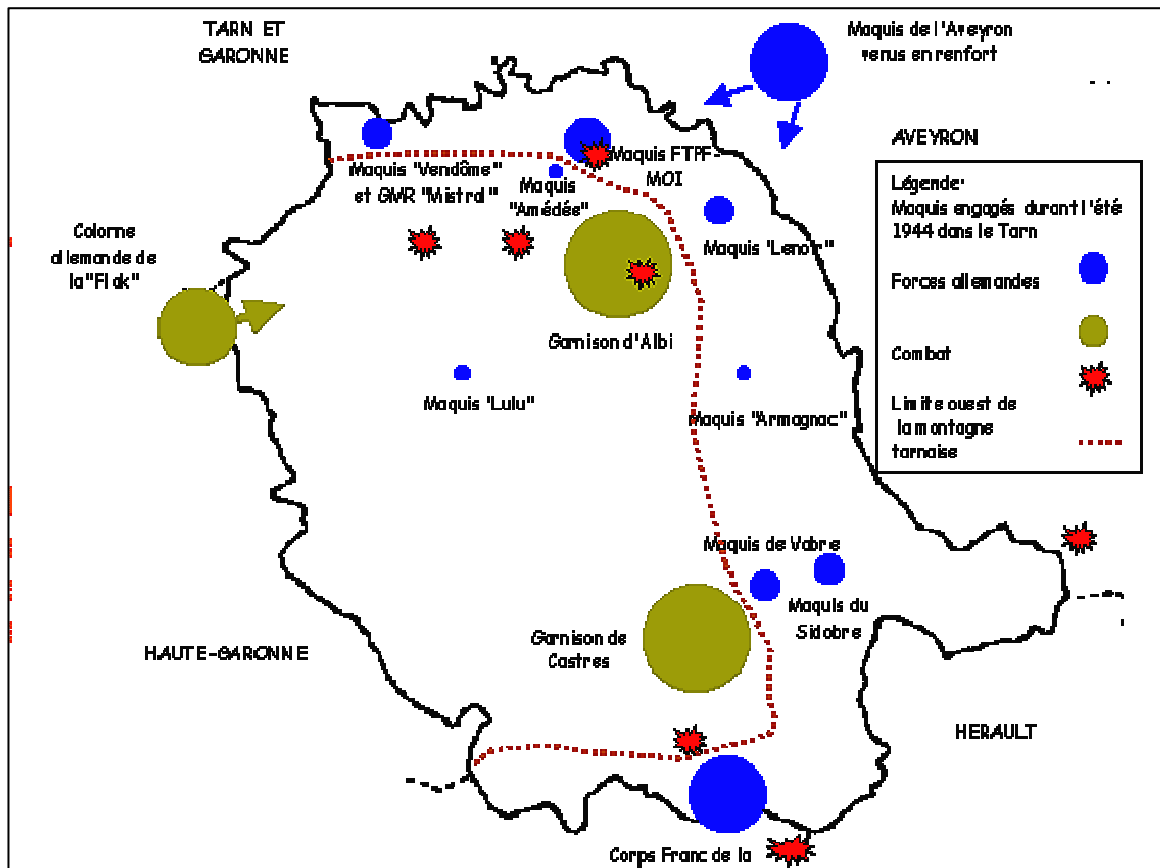
**Conclusion : la conservation de la mémoire pour les générations futur : la création des Comités de Résistance**

Les mouvements de la Résistance, des combattants de l'ombre et bien d'autres encore donnèrent lieu, à la fin de la guerre, à la création de Comités de Résistance ou à d'associations d'anciens combattants, résistants, prisonniers ou déportés. Ces organismes ont pour but de transmettre la mémoire passée et de ne pas oublier les actions de ces hommes et femmes qui ont su combattre avec courage et héroïsme, faisant preuve abnégation face l'occupant et à la dictature de Vichy. Ce sont ces personnes qui ont su dire « Non » et qui ont donné un sens au mot « résister » pour lutter pour la liberté. Les associations ou les comités de Résistance recueillent des témoignages écrits ou oraux, et ils forment des archives pour la transmission de la mémoire pour les générations futures. Des commémorations permettent de rendre hommage aux personnes qui ne sont plus, disparues ou mortes pour la France. Les musées de la Résistance et de la Déportation, au même titre que les services d'archives, sont les gardiens de cette mémoire qu'il convient de conserver le plus longtemps possible. On se doit de garder la trace de ce passé des actions de la

Résistance. Les comités de la Résistance ont également pour devoir de garder cette mémoire collective.

*Carte de la Résistance dans le Tarn en 1944*

La Résistance en France pendant la Second guerre Mondiale a permis de lutter contre la dictature du gouvernement de Vichy et la barbarie des troupes allemandes d'occupation. Des comités de Résistance et



des associations ont été créés pour conserver la mémoire de ces années de troubles en France et partout ailleurs en Europe et dans le monde. Ces associations produisent des documents d'archives grâce aux témoignages recueillis, aux coupures de presse ou encore par l'écriture de livre ou de périodiques. A Toulouse, pour la conservation de la mémoire des comités de Résistance ont été fondés. Il s'agit du [Centre d'Étude et de Recherche consacré à la Résistance Toulousaine \(C.E.R.R.T.\)](#) et le Comité de Résistants pour l'Histoire de la Libération de Toulouse et de sa Région (C.R.H.L.T.R.) sous la direction de Monsieur Latapie. Monsieur Latapie a versé ses archives aux Archives Municipales de Toulouse.

**Bibliographie :**

CUBÉRO (JOSÉ), *La résistance à Toulouse et dans la Région 4*, Édition sud Ouest, 2005  
 Archives 22 Z (cotation archives privée des archives municipales de Toulouse) : « Fonds Résistance » appelé aussi « Fonds Latapie ».



### Citations

- « Ce matin du samedi 19, je prends contact avec les chefs de la gendarmerie pour leur renouveler les consignes d'anti-destruction. Je leur demande aussi de mettre à ma disposition une de leurs voitures pour me rendre auprès du maquis qui semble susceptible d'intervenir le plus rapidement. Franchissant les barrages grâce aux faux papiers d'inspecteur de police, nous réussissons à joindre, dans la forêt de Saint-Lys, le maquis du secteur 1, dépendant de Carovis, président du Comité Départemental de Libération. (...) C'est une unité nombreuse, bien armée et organisée, possédant un train « automobile ». Je revois encore les hommes rassemblés dans une clairière, leur enthousiasme quand je leur annonce qu'ils doivent se trouver le lendemain 20 août, à la première heure, dans Toulouse, y prendre position sur les ponts de la Garonne pour interdire le passage aux soldats allemands. À notre retour en ville, en fin d'après midi, les coups de feu claquent. Les premiers combats ont été engagés par les groupes F.T.P., la Mouvement Ouvrier Immigrés, les C.F.L., appuyés par tous ceux qui ont pu mettre la main sur une « pétoire ».



Bataille surtout à la gare Matabiau qui reste finalement entre nos mains, mais attaque aussi des colonnes de camions allemands qui continuent à sillonner la ville, avenue de Lyon, aux Minimes, à Saint-Cyprien» Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p. 304

A gauche, premier défilé dans Toulouse libérée le 22 août 1944 (DR)

- « La gare Matabiau, fermée, entrouvre une de ses portes. Ses cheminots s'avancent au milieu de la place avec un grand drapeau tricolore ; de vieux moustachus, têtes nues, se tiennent solennellement face au drapeau, comme délégués de la révolution de 1848. Tout à coup une patrouille allemande apparaît. Un grand silence, comme un coup de vent, parcourt la place. Mais pas un assistant ne bouge, ou plutôt le groupe se resserre autour du drapeau, gravement. Va-t-on tirer sur eux ? Des jeunes ont l'air menaçants. Mais la patrouille passe avec une lenteur inquiète. » Op. cit. CUBÉRO (JOSÉ), La résistance à Toulouse et dans la Région 4, Édition sud Ouest, 2005, p. 306, in *Le Patriote* du 21 août 1944 .

### Sigles :

**C.D.L.** : Comité Départemental de Libération  
**C.F.P.** : Corps Franc Pompiers  
**F.T.P.** : Franc-Tireurs Partisans  
**G.M.R.** : Groupe Mobile de Réserve  
**M.O.I.** : Main-d'Œuvre Immigrés  
**O.R.A.** : Organisation de la Résistance et de l'Armée

## La drôle de guerre de l'aéronautique Militaire Belge

Par Patrick Van Vlasselaere

Passionné d'aéronautique, Patrick est connu sur notre forum sous le pseudo de Haddock. Il nous invite pour son premier article à la découverte de l'aviation militaire Belge en 1939

Le 27 septembre 1938, l'Armée belge fut mise sur pied de paix renforcé. Onze mois plus tard, c'était la mobilisation, l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes et l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre. Le commandement créa, le 26 août 1939, une escadrille d'avions-estafettes dotée d'appareils civils réquisitionnés.

Parmi une douzaine d'avions ainsi rassemblés, il y eut un DH-60 Moth, un SV-4B, un Bulte RB-30, un Stinson, deux



SV-4, un DH-80 Puss Moth, un Percival Vega Gull, un Topsy, deux DH-85 Léopard Moth et un DH-90A Dragonfly. Ces appareils assurèrent les liaisons pendant la mobilisation et la campagne de mai 1940 au cours de laquelle ils furent tous détruits ou rendus inutilisables.

A gauche, un Renard R31 du V/1 Aero (DR)

Dès le début du conflit, les avions des pays belligérants violèrent régulièrement l'espace aérien belge. Ils le firent d'autant plus impunément que les rapides intrus ne risquaient pas d'être interceptés par la chasse belge, dont les patrouilles étaient essentiellement composées de biplans « Firefly », « Fox » ou « Gladiator » aux performances nettement inférieures aux plus

récents appareils allemands, britanniques ou français.

Cependant, plusieurs patrouilles de police de l'air s'opposèrent aux incursions des avions étrangers. Plusieurs de ceux-ci furent même contraints à l'atterrissage et internés, d'autres s'y refusèrent, ce qui donna lieu à plusieurs incidents sérieux.

A droite : Le Roi Leopold II devant son FOX no 83

Le premier de ceux-ci se produisit le 9 septembre 1939. Il opposa des bimoteurs « Whitley » britanniques aux biplans de chasse de la base de Nivelles. Au cours de l'engagement, un « Firefly 30 » fut endommagé et contraint à l'atterrissage, tandis qu'un « Fox VI » fut abattu en flammes. L'équipage 31, bien que blessé, put se sauver en parachute.



Cependant, une autre patrouille de « Firefly » parvint à intercepter un « Whitley » et le contraignit à se poser à Nivelles.



D'autres événements se produisirent successivement dans les semaines suivantes, notamment ceux concernant les « Hurricanes » du Squadron 87 de la R.A.F., dont les pilotes s'égarèrent au-dessus du territoire belge. Ainsi, un premier « Hurricane » se posa près de Aalbeke, sur la route Courtrai - Mouscron, le 10 novembre 1939. Quatre jours plus tard, deux autres appareils du Squadron 87 se perdirent au-dessus du littoral, l'un se posa à La Panne, l'autre à Coxyde.

Enfin, le 9 décembre, un quatrième « Hurricane » du Squadron N° 1 atterrissait à Esplechin, près de Tournai, à quelques mètres de la frontière française, que le pilote parvint à franchir après avoir abandonné son appareil sur territoire belge. Les incidents se terminèrent plus tragiquement pour plusieurs autres appareils, sauf pour ce « Blenheim » du Squadron 57 qui dut atterrir le 16 novembre près de Waregem, le long de la route Gand-Courtrai.

Il n'en fut pas de même le 22 novembre 1939, pour un « He-111 » qui, touché par la chasse française, vint s'écraser en territoire belge, comme d'ailleurs pour un « Blenheim » britannique qui, dans les mêmes conditions, vint s'abattre à Raeren au retour d'un raid sur l'Allemagne. Une semaine plus tard se produisit l'incident curieux du 10 janvier 1940. Un monomoteur de liaison « Me-108 Taifun » allemand se perdit dans la brume et atterrissait à Mechelen-sur-Meuse, dans le Limbourg belge. A bord de l'appareil se trouvaient deux officiers possédant des documents relatifs au plan d'invasion de la Belgique et de la Hollande par les troupes allemandes.

Le 2 mars 1940, un « Do-17 » fut intercepté par une patrouille de « Hurricanes » belges au-dessus des Ardennes.

L'avion allemand ouvrit aussitôt le feu. Le « Hurricane » du Sous-Lieutenant Henrard, touché, s'écrasa au sol, celui du Sergent pilote Lieutenant dut faire un atterrissage forcé, tandis que le troisième appareil, bien qu'endommagé, put regagner sa base.

*A droite, les Sioux à Bierset*

Dix jours après cette interception malheureuse, une autre patrouille, conduite cette fois par le Capitaine Charlier, faillit subir un sort identique après l'interception d'un autre « Do-17 » dans la même région. La même patrouille s'égara en France, trois jours plus tard après avoir poursuivi un bombardier. Heureusement, les aviateurs français de la base de Saint-Omer les laissèrent repartir après les avoir ravitaillés en essence.



Jusqu'à la guerre, il y eut continuellement des incidents. Le 16 avril 1940, un « Bloch 174 » français s'écrasa à Longlier. Le 20 avril, une patrouille de « Gladiator » ouvrit le feu sur un bombardier allemand qui s'écrasa en territoire hollandais. Le même jour, un avion de chasse français « Morane 406 » se posa dans l'Entre-Sambre-et-Meuse avec un pilote tchèque à bord. Le 22 avril, un « Dornier » s'abattit en bordure de la forêt d'Herbeumont, tandis que le 25, un autre « Dornier » fit un atterrissage forcé à Villers-sur-Semois. Le 30 avril, ce fut un « Blenheim » qui se posa à Evere. Un autre « Blenheim » et un « Lysander » manquèrent de répéter cette erreur à Wevelgem, le 2 mai.

Après l'énumération de ces quelques incidents aériens, il convient de noter que fort peu se heurtèrent au feu efficace de l'aviation ou de la DCA belges. L'une et l'autre étaient d'ailleurs en pleine période de rééquipement. La livraison des « Hurricane » de chasse tardait tellement que les autorités belges durent se résoudre à l'achat de matériel complémentaire et de transition destiné à équiper le régiment de chasse. A cette fin, une mission militaire parvint à commander 34 « Fiat 42 » en Italie. Bien que présentant quelques défauts, ces appareils remplacèrent les « Firefly » du 1/2Aé à Nivelles. L'autre groupe de Nivelles, le 3/2Aé, devait être équipé des 40 chasseurs « Brewster Buffalo » que la mission du Major Deweer était parvenue à acheter aux Etats-Unis.



Quant à l'aviation d'assaut et de bombardement, elle n'existait que sur le papier. On attendait le matériel à produire sous licence par la SABCA<sup>1</sup>. Celle-ci avait acquise la licence de production de 31 des 32 bimoteurs « Bréguet 694 » destinés au 11/3Aé d'Evere. Pour équiper les deux escadrilles du 1/3Aé on attendait pour juillet 1940 la fourniture de 24 bimoteurs « Caproni 312 » à fabriquer sous licence par la SABCA.



*Un Fox VI de la 7<sup>ème</sup> escadrille*

D'autre part, la SABCA s'était assurée la production sous licence en Belgique de deux autres prototypes de la firme « Caproni ». Il s'agissait d'une part de l'avion-école S40 et d'autre part du biplace de combat S47. Ce dernier appareil avait terminé ses essais et faisait l'objet d'une option d'achat. Il en était de même d'ailleurs du prototype de chasse « Renard R 38 ». Au début de 1940, outre la

fourniture des « SV4 », on commanda aux Pays-Bas, vingt exemplaires de l'avion d'écolage avancé « Koolhoven FK 56 ». Douze exemplaires de l'appareil furent livrés de février à mai 1940. La diversité de ces commandes hâtives témoignait du désarroi d'un commandement et d'un état-major qui se refusait obstinément à considérer comme révolues les conceptions qu'ils avaient de l'emploi d'une aviation dont on avait limité le rôle au cadre étroit d'une coopération avec les forces terrestres. Arme chère, l'aviation ne rencontrait pas les faveurs du grand public.

*A droite, un Firefly 2 à Nivelles*

En attendant la livraison des avions commandés, la majeure partie du parc d'avions était constituée de biplans. Le remplacement des appareils détruits ou mis hors service dans les régiments ne pouvaient se faire que parcimonieusement. Faute de réserves suffisantes, et lorsque c'était possible, les avions de remplacement étaient d'un type encore plus démodés que celui qui était utilisé.



<sup>1</sup> SABCA : Société Anonyme Belge de Constructions Aéronautiques

Dan

s le domaine de l'infrastructure cependant, la période de mobilisation fut mise à profit pour couvrir la superficie du territoire de nombreux terrains de campagne, destinés à assurer la liberté de manoeuvre des escadrilles. Les liaisons air sol étaient restées embryonnaires, mais le développement en était prévu dans le courant des années 40. De même, la protection antiaérienne des terrains devait être assurée par des canons Bofors de 40 mm, dont les premiers exemplaires vinrent remplacer ou compléter une défense qui, jusqu'alors, était prise en charge par des mitrailleuses anti-avions.

En 1940, l'Aéronautique Militaire était commandée par le Général Hiernaux. Elle dépendait du Général Duvivier, commandant la Défense Aérienne du Territoire (DAT). Celle-ci regroupait effectivement les unités d'aéronautique, celles du service de guet et de l'artillerie antiaérienne (DTCA et GTA). Les effectifs et les moyens de l'Aéronautique Militaire étaient ainsi répartis : trois régiments d'aéronautique et un régiment de troupes auxiliaires d'aéronautique qui pouvait fournir quatre unités de l'échelon du bataillon. Ces troupes regroupaient les effectifs de huit compagnies de mitrailleurs contre avions, de huit compagnies de troupes auxiliaires et d'une compagnie de substitution, un service de ravitaillement et de dépannage, les établissements d'aéronautique chargés de l'entretien et de la réparation des avions. Depuis l'alerte de janvier, ils s'étaient installés partiellement à Zedelgem (Bruges).

Les bureaux, une partie des ateliers et quelques services annexes s'installèrent à Zwevezele, tandis que le service des essais était resté à Evere, et, dépendant du commandement des Troupes de Renfort et d'Instruction, l'Ecole d'Aéronautique 38 -ou Centre d'Instruction pour Sous-lieutenants d'Aéronautique- qui, depuis le 28 avril, avait quitté Evere pour rejoindre l'Ecole de Tir à Stene. En outre, le Centre de Renfort 39 groupait encore les six escadrilles de l'Ecole de Pilotage et le groupe de renfort et d'instruction de Zellik. Le 1<sup>er</sup> régiment d'aéronautique du Colonel Foidart comportait six groupes d'observation. Chacun des six groupes devait être mis à la disposition de chacun des Corps d'armée en ligne. Chaque groupe disposait d'une escadrille d'avions et d'une de parc 11 L'escadrille de vol devait posséder 12 appareils, non compris le SV5 et/ou le « Morane » de liaison. Au lieu de 72 avions, le 1Aé ne put en aligner que 60 à l'alerte du 10 mai 1940.

Le Colonel de Woelmont commandait le régiment de chasse. Ce 2<sup>e</sup> régiment d'aéronautique avait ses moyens répartis entre les bases de Nivelles et de Schaffen. Cette dernière était occupée par le 1<sup>er</sup> groupe de chasse et comportait une escadrille de « Gloster » et une de « Hurricane ». Quant à l'aérodrome de Nivelles, il était la base des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> groupes de chasse. Le rééquipement du 1<sup>er</sup> groupe, celui des Cocottes, avec des « Fiat CR 42 » était en cours. Quant au 3<sup>e</sup> groupe, il attendait, pour fin mai 1940, les premiers « Buffalo » commandés aux Etats-Unis.

*A droite, un CR42 de la 4<sup>ème</sup> escadrille*



Le 3<sup>o</sup> groupe était le seul du régiment à disposer de deux escadrilles de 15 avions, des « Fox VI » biplaces transformés en monoplaces par suppression du poste de mitrailleur arrière. A la veille de la guerre, le groupe se trouvait complètement dissocié. La 5<sup>e</sup> escadrille avait gagné Schaffen en vue de participer à des manoeuvres, tandis que la 6<sup>e</sup> escadrille se trouvait en période de tir au Zoute. Sur les 90 avions de chasse organiquement prévus, le régiment pouvait en aligner 79.

La situation du 3<sup>e</sup> régiment d'aéronautique était bien plus grave encore. Régiment de reconnaissance d'armée et de bombardement léger, entièrement basé à Evere, il ne comprenait que deux groupes sur les trois. Quant aux escadrilles de vol, aucune ne possédait les 2 avions prévus. Elles étaient toutes équipées d'un matériel dont le remplacement était attendu. Sur les 72 appareils du parc d'avions, le Colonel Hugon avait pu en faire rassembler 41, y compris les « Fox VIII » de la 7<sup>e</sup> escadrille du 111/3Aé qui avaient rejoint Schaffen le 9 mai en vue des manoeuvres.

Pour l'ensemble des trois régiments, l'Aéronautique Militaire ne pouvait engager que 180 avions de première ligne sur les 234 organiquement prévus. Ce total ne comprenait qu'une dizaine d'avions modernes dont le sort allait se jouer dès les premières heures de la guerre.



3 Euros, c'est ce qu'il vous coûtera pour visiter ce musée communal porté par une municipalité attachée à son



histoire et à sa mémoire. Il n'existe pas de petit musée, même si certains sont situés sur les autoroutes de l'Histoire il ne faut pas non plus oublier de prendre les voies secondaires pour se tourner vers des lieux de mémoires plus conviviaux, plus techniques et qui nous aident à maîtriser l'âpreté des combats dans une région qui alterne bocage et plaine. Le musée de Tilly sur Seulles fait partie de ceux là, si vous avez en plus la chance que Stéphane Jacquet son conservateur soit présent ce jour là, la visite n'en sera que plus intéressante tant sa connaissance du champ

de bataille et des unités engagées est précise. Situé dans une chapelle du XII siècle, il est ouvert du 1er mai au 30 septembre, tous les week-end et jours fériés de 14 heures à 18 heures ou sur rendez vous auprès de son conservateur.

Ce musée se veut être le lieu de la mémoire des victimes civiles du canton de communes de Tilly sur Seulles, puisque entre le 7 et le 26 juin 1944, la ville va connaître le sort de nombreuses villes normandes et être quasiment rasée de la carte, les victimes civiles représentent 9% de la population de la commune. Les conditions d'hébergements, pendant la période des combats, des habitants de la commune sont bien retracées, et par delà la visite il ne faut pas oublier d'aller se recueillir devant la stèle érigée à la mémoire des 23 habitants tués par un coup direct d'obus.

Les cartes d'état-major sont bien documentées et nous font vivre avec précision la nature et la durée des combats. Les batailles pour Audrieu, Cristot, Chouain, Hottot les Bagues, Fontenay le Pesnel, Lingèvres, Verrières, Villers Bocage n'auront plus de secrets pour vous. Le musée de Tilly sur Seulles outre un certain nombre de documents, d'uniformes et divers objets, dispose de plusieurs pièces très intéressantes, notamment ce christ « *cul de jatte* », retrouvé comme cela après la guerre, avec celui de Tournay sur Dives c'est le second que je vois si malmené.

N'oubliez pas, en sortant, d'aller rendre hommage à la statue de Jeanne d'Arc, l'histoire ne dit pas si c'est un obus allemand ou anglais qui lui a arraché le cœur. Donc vous l'avez bien compris le musée de Tilly, même si ce dernier est ouvert depuis 1970, à besoin de tout votre soutien, et je pense que si vous vous recommandez de l' « Histomag1944 » ou du forum « Le monde en guerre » vous y trouverez bon accueil.

Pour conclure je voudrais être le relais du conservateur puisque le musée souhaite s'étoffer et recueillir des témoignages, des photos et différents objets rappelant la mémoire de cette bataille du bocage.

[http://museetilly.free.fr/fsmuseetilly\\_fr.htm](http://museetilly.free.fr/fsmuseetilly_fr.htm)

**A partir de Caen, prendre en direction de Cherbourg la sortie « Carpiquet » sur le boulevard périphérique et suivre le fléchage.**